

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

PÉGOMANCIE

suivie de

AXIOMES POUR HIER ET POUR DEMAIN.

PÉGOMANCIE.

Pensées, sœurs des nuages, nées comme eux de la terre, comme eux faites pour y retomber, sous toutes vos couleurs et vos formes vous n'êtes que de l'eau vous aussi — celle qui féconde ou celle qui noie.

*
* *

Rien n'est jamais dit pour toujours. A chaque génération les vérités réclament de nouveaux emblèmes : les unes, pour se retrouver vierges, — les domestiquées, les asservies, les bêtes de somme ; les autres, pour obtenir enfin d'être prises, cavales sauvages qui galopent vainement depuis les premières aubes, qui n'ont pas cessé de faire peur.

*
* *

Imprudentes et vaines réflexions que celles qu'inspire le malheur ! Pour méditer sagement, il faut des jours heureux.

*
* *

Exiger de l'homme qu'il conforme sa vie à ses idées, c'est vouloir que le borné s'accorde à l'infini, le muable à l'immuable, le fugitif à l'éternel.

*
* *

Il faut te fier aux apparences. Si tu sais voir, elles t'offriront ce qu'elles recouvrent, comme les mots d'une page nous révèlent ses secrets. (Savoir lire entre les lignes, c'est tout simplement *savoir lire*.)

Et si tu ne sais pas voir, n'espère pas que les apparences soient seules à te pouvoir tromper...

*
* *

L'écriture de la lettre qui a sollicité un rendez-vous ; la silhouette qui paraît ; la chaleur de la paume ; les lignes du visage, non moins lisibles que les lignes de la main. Voilà l'homme tel qu'il est.

Il parle. Le voici tel qu'il voudrait être.

*
* *

Psyché.

De toutes nos vertus, la simplicité est la seule qu'il nous soit à jamais interdit de discerner en nous, sous peine de s'évanouir dans l'instant qu'elle se découvre.

*
* *

« L'humanité me dégoûte et m'effraie », dit Simplicie.
« Elle m'est indifférente et je l'ignore », dit Nicodème.
Puis ils vont s'enfermer dans leur bibliothèque ou dans leur galerie. Pour jouir de quoi ? Des œuvres de l'homme.

Plus logique d'apparence, Silvain s'égaré dans la nature, Pie tombe en prière, et Félix boit. C'est oublier trop aisément qu'ils appartiennent eux-mêmes à l'humanité détestable. Au lieu de se choyer ainsi, ils devraient aller se pendre.

Si vous doutez de tout et de tous, ne vous oubliez pas.

*
* *

Monstre je suis ; et je m'étonnerais que les autres le soient ?

*
* *

L'horreur des contradictions, le besoin de convaincre viennent de la nécessité où nous sommes de nous construire, d'établir en nous l'Unité, seule condition, nous semble-t-il, pour être et pour durer. Admettre la dispersion, c'est s'offrir complaisamment à la tombe.

*
* *

Il est beaucoup plus facile de tendre vers la sainteté que vers la sagesse. De se faire violence que de se mettre en doute.

*
* *

Un jour par an, le mardi-gras par exemple, tous les hommes devraient retirer leur masque des autres jours.

*
* *

Ceux qui s'honorent de montrer aux hommes la vérité toute nue ne sont peut-être pas ceux qui contribuent le plus rapidement à son triomphe. Comme l'amour, comme la mort, la vérité a besoin des voiles du mensonge.

Et, de même, pour servir d'exemple, il ne suffit pas d'en être digne, il faut encore charmer. La vertu n'est point favorisée sur la débauche. Ni l'une ni l'autre ne peuvent conquérir avant d'avoir séduit.

*
* *

Tout est borné dans l'homme, même le vice, dit Vauvenargues, même le cœur, dit La Bruyère.

Mais la bêtise ?

Une fripouille de qualité peut servir l'État, comme une belle pécheresse peut poser pour la figure d'une sainte. De la bêtise et de la laideur nous ne tirerons jamais rien.

*
* *

Preuve de la supériorité de l'homme sur l'animal :
Il n'y a que l'homme qui puisse prendre un air d'innocence quand il a mal agi.

Preuve de la supériorité de l'homme sur la chose :
Girouette, il *prévoit* le vent.

*
* *

Voltaire affirme que l'on ne cède jamais à ceux que l'on méprise. Hélas ! on cède trop souvent à ceux que l'on craint.

*
* *

Une récompense due au mérite, une récompense due aux intrigues se ressemblent comme deux jumelles, lorsque la même main les décerne.

*
* *

Aimer un homme parce qu'il est pauvre me paraît divinement absurde. Je n'aime pas plus un homme

pauvre qu'un homme riche. Mais je hais l'injustice sociale, pour la raison que je ne supporte pas un orchestre mal accordé.

*
* *

C'était en gare d'Evreux, peu après 1918. La marchande de journaux s'entretenait avec un facteur. Il disait : « Les X. divorcent. Ça devait finir comme ça. — Que voulez-vous ! dit la marchande. Pendant quatre ans, les femmes ont été légères. Et puis, les hommes sont restés partis trop longtemps. *Il y a eu du tort des deux côtés.* »

Pourquoi ris-tu ? Si les hommes tiennent toujours la guerre pour la meilleure façon de résoudre leurs problèmes, c'est qu'ils le veulent bien.

*
* *

« Il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui », dit Montaigne, et il note que le marchand, le laboureur, l'architecte, le juge, le médecin, le prêtre même ne vivent pas moins à nos dépens que l'entrepreneur de pompes funèbres.

Comme Démade l'Athénien, nous n'acceptons pourtant pas volontiers que la mort, dans sa majesté, son mystère ou son angoissante horreur, serve d'objet à une industrie, si nécessaire soit-elle. Près d'un cadavre aimé, viennent l'homme noir et ses tarifs, nous avons beau chérir Montaigne, nos larmes ne sont pas d'accord.

Une fois de plus, elles nous trompent. Un cercueil vaut une armoire (c'est le contenu qui vaut moins) et les Belges ont bien raison de lui consacrer des vitrines. Si les organisateurs de funérailles simulent un chagrin stupide, à qui la faute ? Dites-leur : « Je vous tiens quittes et parlons affaires », ils seront ravis.

Je rapporterai ici deux mots que je dois à l'un d'entre eux. Qu'ils m'aient ahuri un instant, je le reconnais, et m'en accuse. Le premier est le plus beau :

— L'été, pour nous, c'est la morte-saison.

Mis au point par un autre, où perçait l'orgueil de la corporation satisfaite :

— Mais, dès novembre, la poitrine donne !

Voilà le métier, voilà la pureté professionnelle qui s'exprime dans son langage et ne permet pas l'équivoque. Quant à trouver une telle franchise monstrueuse, au contraire. Un métier n'est odieux que s'il spéculé sur « l'évitable » : Le médecin peut prolonger les maladies de son client, l'avocat noircir ses querelles, le marchand accroître sa ruine. Un mort est mort. Et Montaigne a raison. Il a toujours raison.

*
* *

« Pégomancie », dit Littré, est une « sorte de divination qui se faisait par les fontaines, en y jetant des sorts, qu'on croyait heureux lorsqu'ils allaient au fond et malheureux s'ils surnageaient. Il y a, continue le savant homme, au Folgoat, en Bretagne, une fontaine où s'exerce encore la pégomancie : les jeunes filles posent sur l'eau des épingles ; celles dont les épingles restent à la superficie se marieront dans l'année ; celles dont les épingles vont au fond ne se marieront pas. »

D'où il découle que Littré considérait le mariage comme un sort malheureux. Et qui prouve qu'on peut ouvrir son cœur — Freud dirait autrement — même dans un dictionnaire.

(Mais quel emblème pour un recueil de notes ! Heures, s'il leur est donné *d'aller au fond*. Laissons flotter les autres.)

AXIOMES POUR HIER ET POUR DEMAIN.

Dans chaque vie, dans chaque cœur, un jour — parfois la durée d'un instant — résonne la douleur du monde. Et l'homme est justifié.

*
* *

Ne jamais dire : « C'est leur faute ». C'est toujours notre faute.

Mais une faute n'est pas fatalement une erreur : au premier chef, c'est une insuffisance, une faiblesse, un manque. Et ne crois pas que tu t'es trompé de route, quand tu n'es pas allé assez loin.

*
* *

Penser *a priori* de ses adversaires qu'ils sont ambitieux, imbéciles ou fourbes témoigne d'un amour médiocre pour les idées générales.

*
* *

Qui possède sera dépossédé. Qui ne possède rien possèdera. Puis il sera dépossédé à son tour. Et cela, aussi longtemps que le verbe *posséder* n'aura pas disparu du cœur et du vocabulaire.

*
* *

Prôner la résignation. Pourquoi pas le suicide ?

Se résigner à l'inévitable ; évidemment. Mais combien de fois aurons-nous baptisé *inévitable* ce qui n'était que douloureux à vaincre, difficile à surmonter ?

*
* *

Il est des mots doux à l'oreille qu'il est dangereux d'aimer : *inutile, abandonné, solitude, passionnément.*

*
* *

« Il n'y a que l'intention qui compte. » Maxime pour velléitaires vaniteux. Les intentions ne comptent pour rien, pas plus les bonnes que les mauvaises. L'enfer est pavé des unes, le paradis des autres.

*
* *

Tout juger par rapport à soi, quelle vanité, ou quelle faiblesse ! Et comme il n'y a pas moyen de juger autrement . . .

*
* *

Entre les pécheurs et les juges, mon choix est fait : je suis du côté de la vie.

*
* *

La bonté ? L'indulgence ? Le pardon ? Qui te crois-tu donc ? Tu n'es qu'un homme parmi les autres.

*
* *

La ligne d'horizon.

Au collège, un de mes professeurs nous répétait : « Vous ne parlez que de *la moyenne*, vous ne souhaitez que *la moyenne* ! Mais non, Messieurs. Le maximum est de 20, visez 20 ! »

*
* *

Pour admettre que liberté n'est point synonyme d'anarchie, l'homme doit faire un effort dont il est difficilement capable.

Mais qui le lui aurait enseigné? Que sait-il de la Liberté, de la Liberté bienheureuse, sinon le désir qui le dresse vers elle, et quelques rêves avant-coureurs?

*
* *

Le cœur de chaque pays est dans son peuple. Et si le cœur n'a pas toujours des raisons raisonnables, il est la source de tous les élans, il est la passion, il est la vie.

*
* *

Un homme blanc, un homme noir, un homme jaune : toutes les larmes sont salées.

*
* *

Si tu vis courbé en deux, quelle cible que ton derrière !
Le lion n'accepte d'être à plat ventre que sous forme de descente de lit.

*
* *

Si l'on marche contre le vent un flambeau à la main, il ne faut pas craindre les brûlures.

*
* *

Devise :
Ne pas céder.

Claude AVELINE.

LE PROCÈS DE SOCRATE.

L'an 399 avant notre ère, en la soixante-dixième année de son âge, Socrate, philosophe athénien, était traduit en justice. Devant les Héliastes, tirés au sort parmi les citoyens et siégeant sur l'Agora, il avait à répondre d'une triple inculpation. Meletus, poète tragique, Amytus, gros marchand en cuir qui devait s'illustrer comme stratège, Lycon, orateur démagogue, demandaient sa mort. Ils l'accusaient de ne pas croire aux dieux de l'État, d'introduire des divinités nouvelles, de corrompre la jeunesse.

A l'acharnement qui fut mis à le perdre, le philosophe opposa ses dénégations et son dédain. C'est une attitude pleine de danger. Sur cinq ou six cents votants, la condamnation ne fut cependant prononcée qu'à une majorité de trente voix.

Socrate accepta le verdict avec sérénité. Criton lui offrit les moyens de fuir : il refusa, respectueux des lois. Après s'être entretenu avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, il but la ciguë.

De ce procès politique — où furent agités les plus graves problèmes — on s'est plu ici à reconstituer les poursuites et à suppléer à la défense. Le *Phédon*, l'*Éthique à Nicomaque*, les *Mémorables* sont notamment les sources où il fut puisé.

L'ACCUSATION.

Nous vous demandons la mort de cet homme.

Ne vous y laissez pas prendre : sous ses airs débonnaires, c'est le pire des criminels. Il doit disparaître si nous tenons à notre glorieux héritage. L'absoudre, c'est souscrire délibérément à notre ruine et insulter aux dieux. Mais avant que soient livrés à votre mépris une doctrine sacrilège et à votre vengeance un ennemi de l'ordre public, que l'homme vous soit connu.

Vous pouvez le juger sur sa mine. C'est celle d'un ancien esclave ; Criton, en l'affranchissant, fut mal inspiré. On eût pu espérer, en effet, que le souvenir de son ancienne condition l'eût induit à s'ériger en défenseur des libertés publiques. Vous savez comment il les piétina. Il posa à l'aristocrate. Les institutions populaires furent l'objet de ses sarcasmes. Il se fit le valet de cette oligarchie dont, grâce en soient rendues aux dieux, nous venons de secouer le joug odieux. Notre Constitution rétablie, la présence de cet homme parmi nous est intolérable.

Ce disciple de Procidus s'affuble du nom de philosophe. Tant d'effronterie prête à rire. Et de fait, Athènes tout entière n'a point encore fini de s'esclaffer. Aristophane a démasqué l'imprudent. Il lui a donné son vrai nom : celui, pitoyable entre tous, de sophiste. S'amuser avec des mots est, en effet, tout ce qu'il sait faire. C'est là un métier de jongleur. Que lui importe la vérité, pourvu qu'il remporte auprès d'une clientèle naïve un aussi facile que risible succès !

Mais la bouffonnerie n'est point ici qu'en horreur à la dignité humaine. La farce couvrit les plus odieux desseins. Sournoisement, perfidement, elle se donnait à tâche de faire des dieux le rêve d'un insensé et de démolir ainsi la base sacrée sur laquelle repose l'État.

Le mal vient de loin. Les premiers, Héraclite et Parménide consommèrent le crime d'impiété. Prônant un soi-disant criticisme scientifique, ils se glorifièrent d'enseigner que c'est de lui seul que le mortel, perdu dans un univers indifférent à ses destinées, se doit de tirer sa raison d'être et ses disciplines morales. Hélas, vous le savez, ce n'est point qu'en Ionie, ce n'est point qu'à Élée qu'ils trouvèrent des disciples. On les laissa faire pour notre malheur. Et voici que Socrate et ses congénères se firent entendre. Et ce fut pour faire de toutes choses les pièces d'un jeu. Ils apprirent à douter de tout, à soutenir sur n'importe quel sujet et le pour et le contre, à faire du scepticisme une règle de conduite, à mettre la fourberie intellectuelle au service des intérêts et des appétits. Dès lors, comment les mœurs ne se seraient-elles point dépravées? Ce que cela nous a valu? Vous le savez. Tous nos malheurs.

Les dieux se sont vengés : trente ans d'hostilités, Sparte triomphante, notre flotte incendiée, nos remparts démolis, le désastre de Sicile, la peste, la tyrannie enfin!

Il a fallu qu'un groupe de patriotes conduits par Thrasybule — et, pourquoi ne pas le dire? par Amytus aussi, celui qui, ici, accuse — balayât les Trente pour qu'enfin, sous l'égide de Pallas Athénée, nous fussent, avec la démocratie, restitué le désir de renaître à nos antiques vertus. Mais, pour que cela soit, il faut qu'à tout jamais disparaissent les auteurs de nos désastres. Il faut que se taisent les voix qui, par leurs blasphèmes, appellent sur nos têtes de nouvelles calamités. Socrate doit mourir. C'est assez pour lui de railler, de rire de tout, de ridiculiser les choses les plus saintes.

Que l'accusé fût sacrilège, un bref exposé de sa doctrine le prouvera.

Foulant aux pieds le principe d'autorité, cet homme prêche l'anarchie. La liberté qu'il sacrifia naguère si allègrement, sur le plan civique, pour complaire à nos anciens oppresseurs,

ses maîtres, voici — le sophisme est-il assez criant! — qu'il la revendique sur le plan des choses de l'esprit. La liberté, dit-il, consiste à obéir à la raison. Quelle raison? La sienne, bien entendu. Comme si nos ancêtres et nous-mêmes étions dépourvus de sens! Et que lui dit sa raison? Que le culte que nous rendons à nos dieux ne se justifie d'aucune manière. Pourquoi cela? Pour la raison futile qu'il serait absurde d'imputer l'intervention dans les choses humaines à des puissances distinctes. Alors — s'autorisant de la liberté de l'esprit philosophique — il prend sur lui d'arranger les choses à sa façon. Les dieux, déclare-t-il, pourraient bien n'être en somme que des sous-ordre; l'intelligence étant esprit, et l'esprit étant un, il ne saurait y avoir qu'une autorité suprême laquelle ne saurait être qu'esprit. D'où il découlerait que les dieux qui sont dans nos temples, le grand Zeus tout le premier, ne pourraient, dans la meilleure des hypothèses, qu'être au service de sa trouvaille.

Sont-ce là des propos qu'on peut entendre sans frémir!

Et faut-il en dire davantage pour que, en proie à une sainte révolte, hommes pieux et probes citoyens ici rassemblés, vous ne déclariez, d'une seule voix, qu'un tel impie, un si vil contempteur des lois ne saurait davantage empester l'air que nous respirons et polluer la lumière divine qui nous éclaire!

Mais il y a plus. Socrate ne s'érige point qu'en fondateur d'une religion nouvelle. Jouant au pontife, il déclare tenir son investiture de la divinité même qu'il inventa. Sa révélation, il dit la tenir d'un démon. Ainsi, donnant la pleine mesure du charlatan qu'il est, exploite-t-il la crédulité de ses jeunes disciples.

La jeunesse est aussi ardente que candide. Elle aime les nouveautés. Ah! elle est bien faite pour la séduire, une doctrine qui prêche l'émancipation, qui glorifie l'individu de relever de son seul for intérieur, qui bafoue le sentiment par quoi l'on se sent solidaire d'une collectivité pour exalter le

citoyen de l'univers, et qui enfin, faisant du plaisir le bien suprême, applaudit à toutes les licences !

A l'heure où l'État cherche son salut dans le culte des autels et dans la restauration de ses traditions, à l'heure où tous nos espoirs se fondent sur la génération nouvelle, saurait-on, impassible à sa corruption, tolérer un enseignement qui nie les dieux et la patrie !

Le plus audacieux, le plus agréable aussi, reste à faire. Socrate, nous l'avons dit, ne daigna pas se défendre. Encore faut-il s'entendre. S'il ne plaida pas, comme on dit au Palais, le fond du procès, il prit la parole pourtant. La loi l'y astreignait, et il se fût fait un scrupule de l'enfreindre. Il remplaça donc ses accusateurs à la tribune. Il y parut, dit Cicéron, « non comme un suppliant et un coupable, mais comme un maître et un souverain ». Vêtu de son manteau rapiécé, il regarda la foule, laissant flotter sur elle son regard chargé d'intelligence, de douceur et d'ironie. Comment, à ces cultivateurs, à ces petits artisans, à ces débardeurs du Pirée, pouvait-il expliquer sa métaphysique ? Il sentit combien la tentative serait vaine. Alors il procéda par simples affirmations : il respectait les dieux indigènes, c'était publiquement qu'il les priait ; il aimait sa patrie ; autant qu'il avait été en son pouvoir, il l'avait servie sur le champ de bataille et ailleurs ; non, il n'avait jamais corrompu personne ; l'aurait-il fait, qu'un père, qu'un frère, qu'un parent quelconque de l'une de ses prétendues victimes osât venir l'en accuser !

Mais voici que Meletus l'interpelle. « Oui, lui lance-t-il, tu es un athée ! » Alors Socrate oublie qu'il est devant des juges. A l'accusé se substitue le maître de philosophie. Et celui-ci va donner à son accusateur une petite leçon de logique. « Meletus, dit-il, cher jeune homme, tu dis que je suis athée. Qu'entends-tu par là au juste ? » — « J'entends que tu ne crois à aucun dieu. » — « Mais les démons, cher garçon, dis-

moi, je te prie, qui sont-ils?» — « Ce sont les fils des dieux et des nymphes. » Alors Socrate, dans un éclat de rire, s'écrie : « O mes juges, ou Meletus est un joyeux plaisant ou c'est un fou. Car nier les dieux et croire aux démons, c'est aussi stupide que de croire qu'il y a des mulets nés de chevaux et d'ânes, et soutenir qu'il n'y a ni ânes, ni chevaux. » Puis, il redevient sérieux. Dans un discours sublime il dit la mission que lui imposent les dieux. Absous avec défense d'enseigner, il continuera de prêcher sa doctrine jusqu'à l'épuisement de son souffle, car il vaut mieux désobéir aux hommes qu'aux dieux.

Sur cinq ou six cents votants, la condamnation fut prononcée à une majorité d'une trentaine de voix. Socrate, dans sa geôle, s'abandonna à son cher démon. Dans une sorte d'extase, il s'entretint avec ses amis de l'immortalité de l'âme. Et le divin Platon l'écoutait, ébloui par tant de sagesse. Puis, il but la ciguë. Et comme se dessinaient déjà les rives éternelles auxquelles il allait aborder, il se souvint de la vie terrestre et de ses maux. Et il demanda à ses amis de sacrifier un coq à Esculape, pour remercier le dieu de la médecine de ce poison qui allait le guérir.

Xénophon, en son *Apologie*, dit pourquoi Socrate ne daigna pas plaider comme il se pratique au prétoire. Les arguments ne lui faisaient pourtant pas défaut. En grouper quelques-uns fut notre ambitieux dessein.

DÉFENSE POUR SOCRATE.

Héliastes, c'est une honte pour le peuple d'Athènes tout entier qu'un tel procès ait pu être porté devant vous ! La vérité ne fut jamais plus travestie, la vertu plus calomniée.

Ce qu'on demande de vous, ce n'est point de flétrir un crime qui ne fut jamais commis, c'est, vous faisant l'instrument d'une faction, de servir ses vengeances.

Qui sont nos accusateurs ? Meletus, un poète tragique dont les grossières licences déshonorent notre scène, et qui ne pardonne point à Socrate son mépris. Amytus ? Son échec scandaleux devant Pylos attend encore son châtement. L'exaspération où le jette l'amitié qu'Alcibiade porte à Socrate, et qu'il lui refuse, en dit d'ailleurs assez sur ses mobiles. Lycon, enfin, celui d'entre nos démagogues qui met le plus d'âpreté à vivre des passions fratricides qu'il déchaîne.

Qui est maintenant l'homme qui comparaît devant vous ?

Un ancien esclave, oui ; il ne s'en cache pas, et c'est à la gloire de Criton, qui l'a affranchi, de le saluer du nom de maître.

La philosophie à laquelle il s'est entièrement dévoué ne l'a pas enrichi. Il est pauvre, il ne possède rien, sinon l'estime et l'amitié des meilleurs d'entre nous. Voilà quarante ans qu'il enseigne pourtant ! Eh quoi, n'aurait-il rien amassé ? C'est mal connaître Socrate. La sagesse, il ne la vend pas, il la donne. C'est qu'il a une mission à remplir, la plus haute. Que d'autres touchent le salaire de leurs peines. Lui, son prix, c'est la douce joie d'éclairer et de rendre meilleur.

Quand on pousse à tel point le désintéressement, on n'a pas le cœur d'un lâche. A Potidée, à Delium, à Amphipolis, Socrate s'est battu en héros. Ses accusateurs en auraient-ils fait autant ?

Le citoyen fut exemplaire. Ce n'est point son goût de se mêler des affaires publiques. Mais s'il ne brigua jamais les charges, il se fit toujours un scrupule d'obéir, pourvu que ce fût dans l'honnêteté. On lui a fait une injure d'avoir naguère rallié le parti politique de son choix. On s'est bien gardé pourtant de rappeler qu'alors que tous tremblaient devant les Trente, il osa, lui, leur tenir tête ; chargé de procéder à l'arrestation de Léon de Salamine, il s'y refusa, tenant celle-ci pour arbitraire.

Tel est l'homme, le patriote, le citoyen.

Parlons maintenant de sa philosophie, de sa pure philosophie qu'on n'a point craint de salir. Elle aurait, a-t-on affirmé, empesté le sophisme. C'était renverser les rôles. Les sophistes se trouvent sur le banc de l'accusation. Ils poussèrent la maladresse jusqu'à prétendre que Procidus avait été le maître de Socrate ! Oui, son maître vraiment, celui qu'il railla, disant qu'il n'était pas dans ses moyens de s'offrir, pour l'entendre, des leçons de 50 drachmes ! Et voici qu'on pense le confondre en se réclamant du rôle qu'on lui fit jouer dans les *Nuées*. Hélas ! on peut être un auteur comique de génie et n'être point très chatouilleux sur les moyens dont s'obtient le succès. Le bon peuple ne demande qu'à rire. Ce fut un jeu pour Aristophane de le divertir par une imposture.

Non, vraiment, n'avoir cure de savoir, se complaire dans les jeux de l'intellect aux seules fins d'y déployer son adresse, se ravalier au rang de l'histrion, ne fut jamais le fait de Socrate.

Il eut de plus hautes visées. Sa philosophie est l'exacte expression d'un être assoiffé de connaissance et de vertu. Elle fut lente à se chercher, à se pressentir, et elle se cherche encore.

Elle s'amorça sur cette proposition : le bien, c'est l'utile, et l'utile c'est le savoir : tout ce qui est artificiel, tout ce qui est conventionnel doit être rejeté. Et c'est ainsi que dans la philosophie socratique la moralité, l'amitié, la concorde, la modestie, la piété trouvèrent dès l'abord leur fondement dans le concept utilitaire. Mais quel en serait le critérium pour un esprit clairvoyant ? Il y a tant de biens équivoques : santé, richesse, beauté, et le savoir lui-même — dont l'utilité est fonction de l'usage qu'on en peut faire. En cette constatation tient toute une morale. Et celle-ci se formule ainsi : pour que les choses soient utiles, il faut savoir s'en servir dans la mesure où elles conviennent à notre nature. Et c'est là une science, et cette science, c'est le seul bien. Et la science

a plus haute et qui domine et conditionne toute autre tient en ces quatre mots : « Connais-toi toi-même ».

Est-ce ainsi que parle un sophiste ?

Nous en sommes venu au cœur même du débat. Ce n'est point sans danger que, dans l'insouciance souveraine de l'opinion, on heurte le préjugé quand la probité intellectuelle ou morale le commande. Ce n'est point sans danger que l'on professe qu'accepter pour vrai et obligatoire ce qui, à la réflexion, paraît faux ou simplement douteux, est indigne d'un sage.

On accuse Socrate de ne pas croire aux dieux.

Mensonge ! On le vit hier encore sacrifier à Hélios. Prenez-y garde ! Tenir Socrate pour un sacrilège, c'est accuser d'imposture Apollon lui-même, qui, par la bouche de sa prêtresse, l'a proclamé « le plus sage des mortels ». Ceci pourrait, dans la confusion de nos accusateurs, trancher cette méchante querelle.

Mais nous répugnons à un aussi facile succès.

Les lois, qui sont d'inspiration divine, prescrivent le culte que l'on doit aux dieux. Ce culte donc est sacré. Socrate ne s'est point borné d'en prêcher le respect ; il le pratiqua publiquement.

Le premier chef de l'accusation, qui porta sur une question de pur fait, s'est ainsi écroulé.

Mais voici qu'on accuse encore Socrate d'introduire des divinités nouvelles.

Sur quel texte, voire sur quel principe informulé, se base-t-on pour articuler ce grief ?

Eh quoi ! la liturgie en vigueur ne serait-elle point le fruit d'une longue évolution ? Aux divinités qu'adorèrent nos ancêtres ne serait-il point venu successivement s'ajouter maintes autres, dont plus d'une furent étrangères aux traditions autochtones ? Il n'est que d'ouvrir les yeux pour constater que nos temples ne cessent de s'enrichir de divinités nouvelles.

Et cela fait honneur à notre religiosité. Car les dieux ne se manifestent pas d'eux-mêmes. C'est à l'homme pieux de les découvrir. Et alors, on se demande pour quelle raison, alors que c'est un sujet d'édification publique que, sous la forme de statues de marbre, s'intronisent parmi nous des divinités nouvelles, il soit criminel de concevoir un dieu qui ne soit point de pierre.

Oui, Socrate rêve d'une divinité qui satisferait intégralement à sa raison et à sa piété. De cette divinité, libre à quiconque de n'en faire aucun cas. Lui connaît auprès d'elle son repos et sa joie. Le culte qu'il lui rend, il le trouve raisonnable. Il lui semble, en effet, que le monde de la matière et de l'esprit ne peuvent être que l'œuvre d'une Intelligence et d'une Bienveillance extrêmes, car les choses utiles ne sauraient être l'œuvre du hasard. Or, qui ne se borne point à comprendre cela, mais le sent profondément, perçoit qu'en lui-même cette Intelligence et cette Bienveillance habitent. Qu'est-ce à dire, sinon qu'à l'esprit humain s'ajoute autre chose encore, qui serait une âme? Et comme l'Être souverain, qu'on ne saurait concevoir autrement que comme un pur esprit, ne saurait être qu'éternel, cette âme qui le réfléchit, comment la concevoir elle-même, sinon immortelle? Et cette âme est animée d'un sentiment : elle a un flair moral ; elle a une voix ; et cette voix parle, elle indique la bonne voie à suivre et celle qu'il faut éviter.

Le démon de Socrate, c'est cela !

C'est sur la base d'un même concept que Socrate professe son éthique et son esthétique : ce qui coïncide avec le bien, ce n'est pas seulement l'utile, c'est le beau. Où celui-ci apparaît, son cœur s'abandonne. Socrate n'est point un ascète. Il aime la vie et ses plaisirs. Ainsi fit Pythagore. Mais le plaisir ne le possède pas. La liberté d'esprit, condition de toute sagesse, lui dicte la tempérance. Est-ce corrompre la jeunesse que de lui prêcher la possession de soi grâce à quoi

on use des biens sans en abuser, à s'en passer sans en éprouver de regret?

Et maintenant dites que l'Oracle de Delphes a menti!

« La réaction put l'emporter, mais la bonne semence était jetée. Les passions apaisées, la tradition rapporte que les Athéniens furent repentants. Et depuis, il ne fut personne qui, interrogeant les cieux, ne vit passer, faisant le geste du précurseur, l'ombre d'un vieillard à face de silène (1).

Ernest DEGIARDÉ.

(1) Reproduit du *Journal des tribunaux mixtes*. (Voir la *Revue du Caire*, juin 1943.)

LE RAYONNEMENT DE LA FRANCE EN ÉGYPTE.

Il fut un temps où la France pour l'Égypte était une étrangère. C'était pourtant l'époque où, sur le continent européen, la puissance française avait atteint son apogée, celle où le pavillon au lys royal sillonnait les mers et les océans, flottait sur d'immenses territoires dans l'ancien et le nouveau monde.

Mais la France ne s'intéressait pas alors à l'Égypte. Quelques négociants y vivaient d'un commerce souvent infructueux, car ils se trouvaient fréquemment exposés aux avanies des Mamelouks. Même les consuls ne pouvaient sortir à leur gré, ayant besoin de déployer un certain appareil pour n'être point molestés.

D'ailleurs, les postes d'Égypte — les moins recherchés des Échelles — ne faisaient guère d'envieux : il n'y a, disait-on, que les infortunés sans protection qui peuvent y être envoyés. « Ce qu'on appelle la contrée de France au Caire ? s'exclamait avec indignation le voyageur Lucas en 1717 : une méchante rue composée de trous et de manières de cavernes. La maison consulaire est à peu près assortie à celle des marchands, et dans un tel état qu'il n'est pas possible d'y introduire sans confusion le moindre turc de considération ».

En vain, les consuls pressaient leurs gouvernements d'intervenir ; ceux-ci écoutaient leurs appels sans y prêter grande attention. Il fallut que la France perdît tour à tour les Indes et le Canada pour qu'elle songeât enfin à retirer des archives les mémoires de Leibnitz et de Magallon et à tourner ses regards vers l'Orient.

*
* *

En Orient, mais spécialement en Égypte, la France n'eut jamais que deux intérêts principaux à sauvegarder : son commerce et son influence morale ; à aucun moment, elle ne nourrit de visées politiques. A Sainte-Hélène, Napoléon avouera que son principal but en Orient avait été d'abaisser la puissance anglaise, en appuyant, à travers le territoire égyptien, la révolte de Tippoo-Sahib.

D'ailleurs, placée sous le signe de la force, l'occupation française aboutit à un échec. Malgré les brillants exploits des soldats de l'Expédition, malgré le prestige de Bonaparte et ses marques d'amitié envers les notables, malgré l'ordre et la sécurité qui régnaient dans le pays et les espoirs que l'on faisait miroiter aux yeux du peuple, celui-ci bouda l'occupant, puis se rebella contre lui.

En outre, si les orientalistes de l'Expédition se mirent en contact avec l'élite du pays, lui prouvèrent qu'ils n'étaient point étrangers à la langue et à la littérature arabes ou turques, en revanche, les notables ne firent aucun effort pour se familiariser avec la langue du vainqueur.

Enfin, le célèbre chroniqueur Djabarti n'accompagna d'aucun mot de regret le départ définitif des troupes françaises. C'est seulement plus tard, au cours de la période d'anarchie qui précéda l'avènement de Mohammed Ali, qu'il laissera échapper cette amère réflexion qui traduisait à la fois son sentiment et celui de la population entière : « On se prenait à regretter la domination des Français. »

*
* *

Il serait donc faux de prétendre que ces trois années d'occupation furent la cause du prestige dont jouit actuellement la France en Égypte. De quelle manière alors les Français réussirent-ils, dès le début du XIX^e siècle, à assurer ce formidable et rapide développement d'une langue jusque-là ignorée dans le pays, d'intérêts commerciaux à peu près inexistantes, d'une influence morale fort contestée ?

A un groupe de jeunes étudiants réunis pour l'applaudir, Pierre Loti révéla en quelque sorte le secret de cette réussite : « Nous vous donnons, leur disait-il, notre langue et tout ce qu'elle renferme de lumière et de sentiments. Nous ne vous demandons rien en échange, sinon vos cœurs. » C'est, en effet, par l'esprit, c'est par leur cœur, que la France allait entreprendre la conquête de ses amis égyptiens ; c'est par l'effort persévérant de ses administrateurs, de ses savants, de ses missionnaires ; c'est par la volonté de ses fils de servir l'Égypte à l'exemple de leur patrie, de partager en même temps que ses joies, son labeur et ses peines.

Un maître éminent du barreau, Jules Borelli Bey, avait coutume de dire : « L'Égypte, pour les Français, est une seconde patrie, et la prospérité de l'Égypte est la seule politique vraiment française à suivre dans la question égyptienne. » Ce sentiment animait, en fait, la plupart des Français qui quittaient leur pays natal pour entrer au service de l'Égypte. « Pour eux, selon l'expression de Charles de Freycinet, le séjour en Égypte n'était pas l'expatriation. »

Mais voyons-les plutôt à l'œuvre. Reculons d'un siècle et demi ; nous pourrons ainsi mieux observer le passé et mieux comprendre le présent.

*
* *

Au moment de s'embarquer pour la France avec une partie des troupes, le général Estève, payeur aux armées, réunit les notables du pays : « Un jour viendra, leur dit-il, où vous nous reverrez en Égypte ; alors la domination française complètera l'œuvre bienfaisante qu'elle n'a pu achever aujourd'hui. Croyez donc, ô cheikhs et ulémas, que notre séparation n'est que momentanée ; j'en suis presque certain. »

Ce général perdait de vue, toutefois, que la France, qui avait révélé à l'Angleterre toute l'importance stratégique de l'Égypte, ne pouvait, sans flotte, songer à la reconquérir. Mais il perdait surtout de vue que la France n'avait plus besoin de mener une nouvelle campagne militaire, car elle venait de poser les jalons qui allaient l'aider à entreprendre la conquête morale du pays. « Ce que l'Expédition de 1798 a encore laissé en Égypte, écrivait Jacques Bainville, c'est la diffusion de la pensée, de la langue, des lois françaises... Cette Expédition est peut-être l'œuvre la plus grande de Napoléon. »

Historien prudent et lucide, Bainville ne pouvait sans raison qualifier aussi pompeusement un épisode qui n'avait été en somme ni le fait d'armes le plus brillant de l'épopée napoléonienne, ni la conquête la plus durable. Mais il admirait, comme nous admirons tous, cette puissante inspiration d'un officier de génie qui sut donner à son aventure un cachet scientifique.

La présence de la Commission des Sciences et des Arts allait, en effet, donner naissance à un monument grandiose et impérissable : l'ouvrage de la *Description de l'Égypte*. Vingt-trois années de recherches et d'efforts avaient à peine suffi pour mener à bonne fin cette œuvre, unique dans l'histoire de la

littérature française. Seule la collaboration étroite et désintéressée des nombreux savants qui prirent part à sa rédaction pouvait en garantir le succès. Et, pour bien marquer l'intérêt qu'il y attachait, Napoléon avait annoté de sa propre main les épreuves de la préface historique.

Ainsi, ce précieux dictionnaire de l'Égypte antique et moderne, œuvre exclusivement française, désignait la France pour jouer un rôle éducateur et moral dans l'Égypte renaissante. Mohammed Ali allait s'en souvenir.

*
* *

On a avancé plusieurs prétextes d'ordre sentimental pour justifier l'affection dont Mohammed Ali entoura ses collaborateurs français. Ainsi, on raconte que, lorsqu'il débarqua en Égypte à la tête d'un corps d'Albanais, il fut saisi d'admiration pour la manière dont se battaient les soldats français. On prétend également que le prestige français demeura par la suite assez fort pour marquer de son empreinte l'esprit du Vice-Roi, lequel gardait, dit-on, une dette de reconnaissance envers la France depuis qu'un commerçant français de Cavalla, M. Lion, lui avait prodigué les marques d'une véritable affection. On rappelle enfin l'intelligente activité que déploya le consul Drovetti en faveur de Mohammed Ali et l'influence qu'il acquit de ce fait auprès de lui.

Mais toutes ces raisons, ajoutées à la conduite que le gouvernement français adopta fort heureusement envers le Pacha d'Égypte, ne sauraient justifier à elles seules la confiance sans limites que ce dernier accorda par la suite aux Français qui entrèrent à son service. Il serait futile, en vérité, de croire qu'un homme aussi énergique, aux ambitions si vastes pour son pays, se fût contenté d'éléments médiocres, par simple sentiment de reconnaissance.

La collaboration entre Mohammed Ali et ses fonctionnaires

français fut des plus fructueuses, parce qu'elle était fondée sur la sincérité, l'estime et le respect mutuels. S'il rétribua largement leur concours, en revanche, ceux-ci témoignèrent dans leur ensemble de qualités incontestables.

Ils étaient tout d'abord actifs et savaient exécuter les ordres du Pacha aussi vite que bien. En peu de temps, ils lui formèrent des régiments entiers exercés à l'européenne ; en un temps record, ils transformèrent le port d'Alexandrie en un formidable chantier d'où sortit la flotte la plus puissante de la Méditerranée, après celles de l'Angleterre et de la France ; dans un autre domaine, ils réussirent, au prix d'énormes efforts, à vaincre certains préjugés et à former une équipe de médecins égyptiens, instruits d'après les méthodes modernes ; ils conçurent et construisirent les Barrages du Delta, une des gloires du règne ; n'est-ce pas eux, enfin, qui songèrent à préserver les antiquités, après avoir aidé à leur découverte, qui essayèrent de donner à l'administration et à l'économie une solide armature, qui fournirent aux écoles des instituteurs conscients de leur rôle et de leur mission ?

On ne peut oublier à quel point les Français, notamment les savants et les archéologues, prenaient à cœur la tâche qu'on leur confiait. L'œuvre de François Jomard, directeur de la mission scolaire égyptienne à Paris, dépasse tout éloge ; les touchants témoignages de ses deux élèves les plus distingués, le Cheikh Rifaat et l'astronome Mahmoud Falaki, sont là pour l'attester. Mais, citons plutôt la lettre que lui adressa Mohammed Ali, au moment où il prit sa retraite. C'est un document dont devraient s'enorgueillir tous les Français ; en voici les termes (1) : « Monsieur, vous êtes un ami zélé de la cause égyptienne, et je vous en remercie. Mes vues de civilisation pour le pays à la tête duquel m'a placé la

(1) Voir la *Revue du Caire*, octobre 1944, p. 563.

Providence ont trouvé en vous un appréciateur éclairé. Vous n'avez cessé de m'en donner des preuves par l'intérêt que vous avez mis à surveiller l'éducation des élèves que j'ai envoyés dans votre patrie depuis plusieurs années. Votre zèle n'a été égalé que par votre désintéressement, et je n'ai pu trouver encore le moyen de vaincre des refus qui prennent leur source dans une délicatesse trop grande. Je désire pourtant vous donner un témoignage de ma haute estime, et j'espère que vous ne refuserez pas le simple don d'une tabatière qui aura peut-être quelque prix à vos yeux en sachant que c'est moi qui vous l'offre. J'ajoute ici, Monsieur, que ce n'est point une digne récompense de vos efforts en faveur de l'Égypte que je prétends vous adresser ; ce n'est que le simple souvenir d'un prince que vous avez aidé à faire quelques pas pour la civilisation du peuple qu'il gouverne, et en même temps une prière de continuer dans l'avenir ce que vous avez si bien commencé. J'attends de votre part cette nouvelle preuve de zèle pour une contrée qui vous doit déjà tant, et d'un autre côté vous pouvez croire à la volonté ferme où je suis de seconder toutes les vues d'amélioration qui me seront suggérées par les hommes qui, comme vous, sont enflammés de l'amour de l'humanité. C'est dans ces sentiments que je vous salue avec affection.»

Quelle fierté pour Jomard ! Quelle digne récompense de ses efforts au service d'un pays ami !

D'ailleurs, c'est par le travail, bien plus que par les flatтерies dont certains étrangers aimaient parfois entourer les souverains et leur cour, que la plupart des Français se distinguèrent. On rapporte, à ce propos, cette savoureuse réflexion de Mariette Pacha, à la veille d'un voyage dans la Thébaïde en compagnie du Khédive Ismaïl : « Me voici, écrivait-il de Béni-Souef, en route pour la Haute Égypte, précédant d'un jour ou deux le Vice-Roi, qui a tenu absolument à faire des fouilles lui-même à Thèbes. Ce qui arrivera est

facile à prévoir : si on trouve quelque chose, on dira que je l'ai enterré la veille ; si on ne trouve rien, on m'accusera de maladresse. De toutes façons, je vois ce voyage de mauvais œil.»

L'absence de flatterie n'excluait pas le doigté et la souplesse. Soliman Pacha ne fut-il pas chargé, malgré son brevet de capitaine, de découvrir des filons d'or en Haute Égypte ? Et plus tard, lorsque Ismaïl demanda à Mariette Pacha d'imaginer un sujet pouvant être mis en musique par Verdi, le savant égyptologue ne négligea-t-il pas quelque temps ses fouilles pour écrire *Aïda* ?

Les fonctionnaires français se distinguèrent également par leur probité. Laissons de côté les aventuriers qui s'installent toujours près de ceux qui travaillent. Faisons simplement remarquer que les noms les plus connus. Soliman Pacha et Cerisy Bey, Clot Bey et Perron, Mougel et Lambert, Jomard et Linant de Bellefonds, Mariette et Maspero, Guigon et Vidal, ne laissèrent pas après eux de grosses fortunes, malgré leurs traitements élevés et les dons qui leur étaient généreusement accordés.

Les Français montrèrent aussi beaucoup de dévouement et de courage ; il n'est pour cela que de les voir sur les champs de bataille, durant les inondations et les épidémies, ou tout simplement dans leur rôle de modestes instituteurs. C'est en payant de leur personne qu'ils prouvèrent à quel point ils avaient mis non seulement leur intelligence, mais surtout leur cœur au service de la cause.

Enfin, dans les moments les plus critiques, ils demeurèrent fidèles à Mohammed Ali. « Altesse, lui dit un jour Clot Bey, si la fortune des armes vous est contraire, Clot Bey vous suivra partout ; il vous accompagnera dans la Haute Égypte, et, s'il le faut, dans le Sennaar. »

Après le bombardement de Beyrouth par l'Amiral Napier, alors que quatre Puissances menaçaient le Vice-Roi et que

la Porte l'avait en fait destitué, on essaya de persuader Soliman Pacha de désertir la cause de son maître par la promesse d'un Pachalik héréditaire, tel que la Crète ou Chypre ou même la Syrie. Bien que Soliman Pacha sût que la Syrie et peut-être l'Égypte étaient perdues, il remit aux amiraux alliés cette fière réponse : « Messieurs, vous connaissez mes ordres et le refus par lequel j'ai dû répondre aux propositions qui m'ont été faites, au nom de vos gouvernements, de trahir mon maître et mon bienfaiteur ; vous ne pouvez supposer que j'agisse contrairement à ses volontés. Quoi qu'il arrive, si la fortune de la guerre m'est contraire, vous n'aurez Beyrouth que réduite en cendres. Il n'est pas en mon pouvoir de rendre la ville ; j'ai ordre de la défendre, et je la défendrai quoi qu'il arrive. »

Pour nous résumer, citons l'éloge que décerna aux Français un haut fonctionnaire britannique sous l'occupation : « On peut dire à leur honneur, écrivait Sir Auckland Colvin, qu'ils s'appliquèrent à remplir leur devoir envers le pays qui les employa et envers les hommes qui collaborèrent avec eux, aussi consciencieusement que s'ils travaillaient en France et collaboraient avec leurs propres compatriotes. S'ils étaient nécessairement de bons Français, ils ne furent pas moins d'honnêtes Égyptiens. Leurs jours furent courts mais brillants. »

*
* *

Toutefois, en servant l'Égypte, ils n'oublièrent pas qu'ils appartenaient toujours à la France et qu'ils devaient la servir. Mais la France n'ayant aucune visée politique sur la Vallée du Nil, quel intérêt pouvait-elle y rechercher ? Des avantages commerciaux ? Certes oui, mais surtout une influence morale et culturelle. Or, elle ne pouvait s'imposer plus sûrement dans ce domaine qu'en propageant sa langue parmi l'élite, et elle fut, à cet égard, admirablement servie par ses propres fils.

Pour mesurer les progrès réalisés par la langue française durant la première moitié du XIX^e siècle, il nous suffira de rappeler que durant les deux premières décades du règne de Mohammed Ali, cette langue était ignorée dans les administrations et les écoles ; par contre, l'italien, comme langue étrangère, dominait souverainement. C'est ainsi que pour faire traduire les ouvrages français de médecine en arabe, Clot Bey dut avoir longtemps recours à des hommes ne connaissant que l'arabe et l'italien, auxquels on devait, par conséquent, traduire les textes du français en italien, pour qu'ils puissent à leur tour les mettre en arabe.

Une simple statistique parmi les médecins employés au service du gouvernement, nous démontrera l'importance de cet élément italien. En 1837, soit onze années après la fondation de l'école d'Abou Zaabal sous la direction de Clot Bey, il y avait dans l'armée et les hôpitaux militaires, 105 médecins italiens contre seulement 32 français, 6 anglais, 5 allemands, 4 polonais et 2 espagnols. De plus, le Conseil général de Santé était composé de 2 français et de 2 italiens.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que c'est principalement aux efforts de Clot Bey qu'est due cette formidable extension de la langue française en Égypte. En sa qualité de membre influent du Conseil supérieur de l'Instruction publique, il parvint à l'imposer, tout d'abord dans les Facultés, puis dans les écoles préparatoires et primaires, à l'exclusion de toute autre langue étrangère. Enfin, les missions scolaires qui prirent tout d'abord le chemin de l'Italie, changèrent bientôt de direction et s'installèrent définitivement à Paris.

Dès lors, la plupart des hauts postes dans l'Administration furent occupés par des personnes qui s'exprimaient en français. Tous les étrangers ayant des rapports avec l'État durent bientôt s'exprimer en français, et le consul de Grande-Bretagne, lui-même, dut correspondre avec les fonctionnaires européens dans la langue de Molière.

Un journal des Indes, le *Bombay Courier*, écrivait en 1846, non sans une pointe d'ironie : « En fait d'employés anglais, il n'y a en Égypte, par-ci par-là, qu'un jardinier, un machiniste ou un interprète. Après 1840, une grande partie de ces pauvres gens a été renvoyée. Par contre, c'est un officier français qui a formé l'armée égyptienne, deux autres Français qui ont construit et commandé la flotte du Pacha, deux médecins français qui le traitent quand il est malade et qui l'amuse par leurs discours quand il se porte bien ; des employés français dans toutes les branches de l'administration, des professeurs et des instituteurs français dans toutes les écoles, grandes ou petites, militaires ou civiles. »

Le consul anglais, Lothrop Stoddard, faisait remarquer l'année suivante que tout l'entourage du Vice-Roi était, sans exception, composé de partisans de la France ou de gens sans couleur politique, ajoutant que les perspectives d'avenir n'étaient guère encourageantes pour l'Angleterre.

Quelques années plus tard, lors du voyage du Prince de Galles en Égypte, son secrétaire notait ce qui suit : « Aux Européens, le Khédive Ismaïl parle français. A très peu d'exceptions près, tous ceux qui sont au service du gouvernement parlent français, et le vieux levain français, qui jadis tourna toutes choses en Égypte à la française, est toujours à l'œuvre et toujours puissant. »

Et, pour bien marquer l'influence que la France avait acquise, le gouvernement français fit construire, vers la fin du règne de Mohammed Ali, une superbe résidence consulaire à Alexandrie, dont le coût s'éleva à près de 13.000 livres, somme énorme en ce temps-là.

Tout laissait présager d'ailleurs un avenir florissant pour la France, car son rayonnement puisait principalement sa force dans des sentiments réciproques d'amitié et de reconnaissance.

Son attitude, lors de la crise de 1840, prouva qu'elle

admirait sincèrement l'œuvre de Mohammed Ali et désirait, en soutenant le dondateur de la nouvelle dynastie, le progrès de l'Égypte renaissante. Quelques années plus tard, le voyage d'Ibrahim Pacha à Paris offrit à cette ville l'occasion de manifester au glorieux soldat, son amitié et son admiration. « En présence d'Ibrahim, écrivait alors l'historien Édouard Gouin, et sur un développement de 90.000 mètres carrés, 30.000 hommes — une armée — ont su marcher comme un seul homme. Jamais depuis Napoléon, le Champ de Mars parisien n'avait servi de théâtre à plus brillante solennité. Huit princes et six princesses, un état-major de 60 officiers généraux et supérieurs, étaient de la partie. Le soleil paraissait lui-même avoir revêtu ses habits de fête pour saluer le vainqueur de Nézib, un de ses enfants. Le 25 mai fut le plus beau jour, du plus beau mois, de la plus belle saison de 1846. »

Mohammed Ali, de son côté, recevait avec munificence ses hôtes français. Lorsque Odilon Barrot, qui n'occupait point alors de fonctions officielles, vint visiter l'Égypte, « le Vice-Roi, nous dit le consul de Russie, le traita en prince. Il l'invitait journellement à sa table pour déjeûner et pour dîner, mit à sa disposition un de ses bateaux à vapeur, et exigea de son fils Ibrahim et de son petit-fils Abbas qu'ils allassent lui rendre visite en personne, distinction qui fut jusqu'ici sans exemple. Non content de cela, en prenant congé de M. Barrot, il lui fit don d'une magnifique tabatière enrichie de diamants, de la valeur de 20 à 30.000 francs. Il donna une semblable tabatière au consul général de France, M. Adolphe Barrot, lui disant avec beaucoup de finesse qu'il ne voulait point le rendre jaloux de son frère ».

Du reste, l'attachement de Mohammed Ali à la France demeura inébranlable. « Toute ma vie, confiait-il au Comte Walewski, je lui serai reconnaissant de ce qu'elle a fait pour moi, et en mourant, je lèguerai ma reconnaissance à mes

enfants et leur recommanderai de rester toujours sous sa protection». De fait, n'est-ce pas Ismaïl qui dira en 1863 : « Je suis de la famille de Mohammed Ali et nous tous savons ce que nous devons à l'appui de la France et à la protection qu'elle nous a toujours accordée » ?

Quoi d'étonnant si la France fut particulièrement honorée lors des fêtes d'inauguration du Canal de Suez. Au milieu d'un parterre de rois, de princes, de personnalités éminentes, la gracieuse silhouette de l'Impératrice Eugénie représentait véritablement l'éclat du prestige français sur la vieille terre des Pharaons.

*
* *

Mais ces grandioses solennités devaient également marquer l'apogée de ce prestige en Égypte. Une année plus tard, le Second Empire s'écroulait. La France mutilée préparait sa revanche. Comme elle savait que l'Égypte, après le percement de l'Isthme, ne laisserait pas indifférentes les Puissances européennes, elle chercha à convaincre celles-ci d'en garantir la neutralité afin de prévenir les compétitions futures. Sa politique fut néanmoins dépassée par les événements, qui aboutirent, tout d'abord à la crise de 1879 et à l'abdication d'Ismaïl, puis à la crise de 1882 et à l'occupation anglaise.

Nous ne discuterons pas le fait de savoir si la France eut tort ou raison de ne pas répondre à l'invitation de l'Angleterre. Mais, à travers les commentaires et les déclarations de ses écrivains et orateurs politiques, on devinait sa crainte que l'occupation étrangère ne lui fît — selon l'expression d'un contemporain — perdre en trois mois l'influence que quatre-vingts ans lui avaient conquise.

Tous les écrits qui parurent immédiatement après la révolution de 1882 sont empreints du plus noir pessimisme. Dans un ouvrage paru en 1883, Eugène Giffard concluait

par ces mots pleins de découragement : « C'est ici que doit s'arrêter ce livre, car le soir du 10 juillet 1882, le rôle de la France en Égypte est bien terminé. Après avoir été tout, la France n'est plus rien en Égypte. On peut dire qu'elle n'est plus rien en Orient ».

Pourtant, l'espoir renaît graduellement. Dans un ouvrage paru deux années plus tard, Eugène Guillon pouvait écrire : « Tout ce qui intéresse l'Égypte ne saurait nous rester étranger. Je ne sais si nous rentrerons seuls ou avec l'Europe tout entière. Mais quand même les événements nous condamneraient à une longue séparation, cette séparation ne se convertira jamais en divorce. Nous pourrions vivre sans l'Égypte. Nous ne pourrions pas faire que l'Égypte ne reste liée à la France par de puissants intérêts et de glorieux souvenirs. Quand on a l'honneur d'appartenir à un pays tel que le nôtre, il ne faut pas regarder couler l'histoire sans s'y mêler, surtout quand l'histoire coule avec les flots féconds du Nil, dans cette antique vallée où l'on foule à chaque pas la trace généreuse de la France, depuis saint Louis jusqu'à M. de Lesseps, en passant par Kléber et Bonaparte. »

Il est certain que la France avait de trop profondes racines dans la Vallée du Nil pour qu'un ouragan, même violent, pût les arracher d'un coup. Mais un nouvel incident politique devait mettre son prestige à une rude épreuve. « C'est Fachoda qui a fait le plus de mal, clamaient les Français. Vingt ans d'occupation anglaise n'avaient pas ébranlé l'influence de la France, comme le fit ce malheureux événement. Marchand abandonnant ses positions de Fachoda, c'était le symbole de la France abandonnant les positions qu'elle occupait en Égypte depuis un siècle. »

Une fois de plus, les Français avaient été exagérément sombres dans leurs prévisions ; ils oubliaient que les vicissitudes de la politique ne pouvaient porter un sérieux préjudice à l'œuvre de la France en Égypte, car cette œuvre fut réalisée

en grande partie sans le concours du gouvernement français. Les premiers vétérans furent de simples particuliers qui s'étaient volontairement exilés sous le Restauration ; les Saint-Simoniens, qui vinrent par la suite, fuyaient la persécution des autorités officielles françaises, tandis que les éducateurs religieux n'allèrent point, avant de s'embarquer pour l'Égypte, chercher auprès du Ministère français des Affaires Étrangères un appui ou une recommandation ; ils étaient plutôt confiants dans l'accueil que leurs réservaient les vice-rois.

Et ces hommes et ces groupements poursuivaient inlassablement leur tâche sans prendre garde aux fluctuations de la politique, comptant uniquement sur leurs capacités, leur dévouement et les sympathies qu'ils soulevaient autour d'eux.

Il faut toutefois reconnaître que, dans la rivalité engagée entre les deux influences, les Anglais agirent avec loyauté. Ils auraient pu mettre à profit le pouvoir qu'ils détenaient pour expulser la France de ses solides remparts ; mais, dans leur *fair play*, ils ne le firent pas, — et le prestige culturel de la France demeura.

Néanmoins, si dans les fonctions gouvernementales, les Français se contentèrent de soutenir dignement leur lente retraite, dans les institutions d'ordre privé ou international, le prestige français enregistra une nette recrudescence.

Prenons en exemple les Tribunaux mixtes. Aux premières années de leur fonctionnement, moins des deux tiers des arrêts étaient rendus en langue française. Or, depuis l'installation de l'École française de Droit au Caire, l'italien céda complètement la place au français.

Autre exemple : les missionnaires autrichiens d'Assiout, qui avaient dans cette ville d'importantes écoles, s'étaient vus dans l'obligation d'ouvrir une section française, tant était grand et irrésistible le sentiment de leurs élèves vers cette langue.

Mais nous ne pourrions fournir d'exemple plus éloquent que le formidable développement de la presse d'expression française. Celle-ci n'est pas seulement la doyenne de la presse égyptienne, mais elle demeura longtemps la plus répandue et la plus agissante.

C'est en français que l'on songea à traduire le premier journal officiel du gouvernement; et celui de nos jours n'est que le digne successeur du *Moniteur égyptien*.

Ce sont les journaux français qui remuèrent l'opinion publique égyptienne. Pour ou contre le gouvernement, ils constituaient de précieux auxiliaires. Les hebdomadaires illustrés, mordants et satiriques, faisaient les délices de l'élite cultivée. Leur faible tirage — quelques-uns imprimaient moins de 500 exemplaires — ne décourageait nullement les journalistes qui se piquaient du talent ou qui cherchaient à imposer leurs idées.

Grâce aux plumes françaises, la presse d'Égypte connut de très bonne heure la célébrité. Qui ne se souvient encore des fameuses polémiques du *Bosphore égyptien* qui donnèrent du fil à retordre, tant à l'Agent britannique qu'à l'Agent de France? Giraud, son premier rédacteur, et Barrière Bey, son successeur, réussirent à faire vibrer l'âme égyptienne, à faire sortir les Égyptiens de leur timidité. « C'est le *Bosphore*, écrivait Jules Munier, qui imprima aux idées de si belles et fécondes envolées. Ses trois titres de gloire furent d'avoir créé l'opinion, l'information et la critique théâtrale. En 1884, le *Bosphore* était un personnage considérable et considéré. On le vit bien d'ailleurs par le désarroi des fortes têtes politiques lors de cette tentative de suppression qui faillit avoir de graves conséquences diplomatiques. »

Sans doute, Freycinet, l'homme d'État qui porta sur ses épaules la terrible responsabilité des événements de 1882, n'avait-il pas tort de vouloir trouver dans le passé des raisons

suffisantes d'espérer : « Notre situation pendant trois-quarts de siècle, disait-il en 1905, a été hors de pair avec celle d'aucune autre nation : il a fallu un concours inouï de circonstances pour en amener le déclin, que j'ose croire momentané. »

En fait, la solidité du prestige français étonna Henry Bordeaux au cours de sa visite en Égypte en 1933. « C'est merveilleux, écrivait-il ; vous demandez votre chemin en français : le passant vous répond en français ; vous levez la tête pour regarder les enseignes de magasins : sur 100, il y en a bien 95 rédigées en français. » Et Henry Bordeaux de s'étonner : pourquoi pas l'anglais ? pourquoi pas l'italien ?

*
* *

Ce prestige incontestable dont jouit encore la France en Égypte, est-il appelé à durer ? Au terme des tragiques événements que le monde a traversés, et à la veille d'un bouleversement qui n'épargnera vraisemblablement aucun aspect de la vie politique, sociale ou économique du monde, n'est-il pas utile de reconsidérer une fois de plus la position morale de la France en Égypte, de s'inquiéter sur l'avenir de la langue française dans cette contrée ?

Sans vouloir minimiser l'importance des autres institutions étrangères, nous devons reconnaître que, jusqu'à présent, les écoles françaises demeurent les plus nombreuses et les plus actives. Ce succès était-il dû à la qualité élevée de l'enseignement qui s'y prodigue, à l'insuffisance d'écoles gouvernementales aménagées pour recevoir l'élite de la jeunesse, ou à l'absence d'écoles anglaises à portée des bourses moyennes ? La nombreuse clientèle des écoles françaises s'expliquait-elle par la présence sur le territoire égyptien d'organismes internationaux travaillant en français, tels que la Caisse de la Dette, le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire, et

surtout les Tribunaux mixtes ? Ou bien encore par la présence d'une nombreuse colonie étrangère, dont la langue de prédilection est le français ?

Quoi qu'il en soit, personne ne tenta de mettre en doute jusqu'aujourd'hui la prédominance de cette langue, même pas feu Lord Lloyd, ancien Haut-Commissaire britannique en Égypte et promoteur du British Institute, qui déclarait, il y a une vingtaine d'années, après avoir déploré les résultats de l'enseignement anglais en Égypte : « Les résultats du magnifique succès de nos amis français sont visibles pour tous, et aujourd'hui leurs institutions scolaires achèvent le vaste collège Saint-Marc. Pas un enfant français à qui ne soit fournie une éducation française, tandis que parmi des milliers d'autres, on développe de bonne heure, et d'une façon très profonde, l'amour et la sympathie pour la France et les choses françaises. »

D'ailleurs, c'est en français que l'on continue à traduire les publications officielles, les comptes rendus du Parlement ; c'est en français que se publièrent, sur l'ordre et aux frais du regretté Roi Fouad, le *Précis de l'Histoire d'Égypte* et *L'Histoire de la Nation égyptienne* ; c'est en français que se publient les bulletins des Sociétés savantes égyptiennes. En outre, les Français sont représentés en grand nombre dans les conseils d'administration de ces sociétés. De plus, leur présence au Service égyptien des Antiquités n'entrave nullement l'essor de l'Institut français d'Archéologie orientale, où d'autres savants déploient une activité marquée.

La guerre n'a point paralysé l'effort français en Égypte ; les amis de la France ne furent jamais sevrés des manifestations françaises qui leur sont si chères. Comme toujours, l'initiative privée a su organiser des spectacles, des conférences, des concerts, et les Français du monde seront sans doute fiers d'apprendre que les centenaires d'Anatole France et de Paul Verlaine furent solennellement célébrés en Égypte.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'absence de films français durant les années de guerre fut vivement déplorée par le grand public, avide de revoir sur scène et à l'écran ses acteurs préférés? Que ce public a réservé le plus chaleureux accueil aux grands écrivains et aux brillants conférenciers qui viennent l'entretenir des grands courants de la pensée française?

Enfin, tous ces Français qui, en Égypte, exerçaient les fonctions les plus diverses, ne se doutaient guère qu'ils avaient ouvert la porte toute grande à une ambassadrice fort populaire. Cette ambassadrice, que la plus lointaine des femmes dans le plus sévère des harems rêvait de recevoir un jour et d'imiter, vous la devinerez sans peine : c'est la mode.

L'Égyptienne est demeurée fidèle à son premier amour ; elle en a même suivi de bonne grâce tous les caprices. Il n'y aurait pas lieu d'en retracer l'historique ; j'avoue d'ailleurs que j'en serais bien incapable. Je peux affirmer, toutefois, sans risque de me tromper, que la mode française ne partage avec aucune autre son influence souveraine.

Mais la femme égyptienne ne voulut pas seulement emprunter à la France ses modes et son élégance ; elle a voulu trouver dans la femme française l'idéal auquel elle aspirait. On peut dire que le mouvement féministe en Égypte est dirigé par des Égyptiennes s'exprimant en français et raisonnant à la française.

*
* *

Telle est en bref la position de la France en Égypte de nos jours. Mais demain? Demain, quand les générations, qui auront acquis sur les bancs des écoles une éducation française, disparaîtront à leur tour?

Déjà la guerre a provoqué une décroissance de la colonie européenne d'Égypte, et, entre autres, de la colonie française.

Déjà certaines institutions, telles que la Caisse de la Dette, le Conseil maritime et quarantenaire, ont été nationalisés. Bientôt, certaines sociétés importantes, qui travaillaient en français deviendront la propriété de l'État, tandis que les Tribunaux mixtes ne tarderont pas à disparaître, en vertu des Accords de Montreux. Ce n'est que légitime, puisque l'Égypte indépendante ne pouvait souffrir plus longtemps ces anachronismes qui la diminuaient aux yeux des autres nations.

Mais, à Montreux, la France montra en fait de l'inquiétude ; ce fut elle également qui s'inquiéta, il y a soixante-dix ans, lors des négociations amorcées par le Khédivé Ismaïl en vue de la grande réforme des Tribunaux mixtes, réforme qui devait par la suite servir si heureusement la langue française dans la Vallée du Nil. Non pas que la France ne souhaitât du fond du cœur la libération de l'Égypte des liens humiliants qui entravaient son indépendance, mais elle ne pouvait de bonne grâce se défaire des privilèges qui avaient grandement favorisé ses efforts.

Elle manifesta de la tiédeur, parfois même de la résistance, donnant ainsi l'occasion à la presse nationaliste de mal interpréter ses sentiments. Les accords de Montreux furent pourtant signés, car, comme le disait si justement à cette occasion un spécialiste de la politique orientale, M. Maurice Pernot, « en politique les regrets ne servent de rien ; mieux vaut accepter de bonne foi le fait accompli et en tirer le meilleur parti possible. Il faut que l'accord de Montreux s'établisse et règne dans les cœurs ».

De tels propos suffiraient-ils à calmer les appréhensions de la France ? Car il est une vérité qu'on ne peut cacher : l'Égypte indépendante évitera dans la mesure du possible de recourir à l'aide étrangère ; le nationalisme primera l'internationalisme.

Il ne s'agit donc plus de se demander si les institutions françaises pourront soutenir la concurrence que leur feront

d'autres institutions. Le stade de la rivalité entre les nations sur le sol égyptien est désormais dépassé : la qualité des écoles et des professeurs égyptiens s'améliore progressivement, tandis que, placées sous le contrôle du Ministère de l'Instruction publique, les écoles étrangères finiront par perdre à la longue leur cachet occidental et par s'assimiler aux écoles nationales.

*
* *

Ce n'est pas la première fois que la France se trouve dans une impasse ; ce n'est pas la première fois que des Français auront manifesté leur pessimisme quant à l'avenir de leur influence en Égypte. Mais c'est toujours au moment où la France crut que son prestige était près de s'éteindre, qu'elle a trouvé de nouvelles forces pour agir et de nombreuses raisons d'espérer.

La France possède en tous cas un titre de gloire que lui envient bien des nations : « Elle a, selon les termes de l'écrivain Georges Lecarpentier, ressuscité l'Égypte ancienne et suscité l'Égypte nouvelle. » Cette tâche glorieuse, qu'elle a remplie à la satisfaction de tous, lui donne droit à la reconnaissance des Égyptiens. Ces derniers lui ont, en maintes circonstances, mais particulièrement au cours des crises pénibles que traversent les nations, manifesté leur attachement et leur amour. Ils ont pleuré avec elle les tristes événements de 1940 ; ils ont pavoisé en même temps qu'elle pour fêter la libération de Paris.

*
* *

Ainsi donc, dans les domaines scientifique, archéologique, juridique et moral, le rôle de la France n'est pas près de finir. L'Égypte contemporaine continue à solliciter le concours des savants, des artistes, des penseurs français. L'élite

du peuple continue de puiser aux sources de l'esprit français, en s'intéressant à la production littéraire, originale ou traduite ; la Méditerranée, qui baigne les côtes françaises et égyptiennes, servira toujours de trait d'union entre les deux vieilles civilisations, dont d'heureuses traditions ont consolidé les liens à travers les siècles. Aussi, l'esprit français continuera-t-il à planer sur la Vallée du Nil.

C'est par son apport intellectuel et scientifique que la France a développé son influence en Égypte ; c'est par son apport intellectuel et scientifique qu'elle entretiendra cette influence. Le maintien de la langue française en sera le plus vivant témoignage.

Si l'on doit être optimiste à cet égard, ce n'est pas seulement parce que la langue française demeure la langue de la précision et de l'élégance ; c'est aussi parce que la France continuera, comme par le passé, à demeurer en tête du mouvement intellectuel et scientifique.

Quelles que soient les circonstances, l'influence française demeurera intacte à travers le monde.

Jacques TAGHER.

BELLE.

*Belle tu vas briser en t'endormant la chaîne
Qui lia la plume de minuit au plomb des cendres
Le corps mort à la bête qui bondit en songe
Parmi les herbes et les feuilles confondues
L'étendue verte a des charbons qui boivent l'ombre.*

*Belle tu recevras la nourriture insigne
Par les yeux en fuseau des veines et des nerfs
Lumière intime flamme et frisson du matin
Il est très tard ferme les yeux demain rayonne
Demain mieux qu'aujourd'hui tu connaîtras le monde*

*Belle d'un jour et de toujours et de partout
Ta faiblesse et ta force ont la même parure
O bien aimée de tous et bien aimée d'un seul
En silence ta bouche a promis d'être heureuse
Au cœur de tous au cœur d'un seul à notre cœur.*

Paul ELUARD.

DESCARTES, HOMME DE SCIENCE.

Puisque nos contemporains s'appliquent à célébrer les anniversaires de nos grands hommes aussi souvent que la chronologie le leur permet, on s'associera volontiers au trois cent cinquantième de naissance de Descartes en résumant ce que la philosophie scientifique et la science proprement dite lui doivent.

Au XVII^e siècle, le type d'homme que nous appelons le savant n'existait pas encore dans sa pureté et dans sa rigueur modernes. Le savant n'était qu'un philosophe, c'est-à-dire un amateur d'idées générales qui jetait ses regards sur le monde et tâchait d'en comprendre les phénomènes. De bonne heure, Descartes avait décidé de consacrer sa vie à la recherche de la vérité ; mais ce mot de vérité était beaucoup plus ambigu à cette époque qu'à la nôtre, puisqu'il s'appliquait également à la certitude religieuse et à la découverte des lois naturelles. Malgré son génie, Descartes n'a jamais distingué entre les deux sens et il a cru démontrer l'existence de Dieu avec la même bonne foi que la règle des sinus dans la réfraction de la lumière ou la formation de l'arc-en-ciel. Sa fameuse *Méthode*, qui est son titre universel de gloire, ne permettait pas de différencier l'objectif du subjectif, puisqu'elle donnait comme signe unique de vérité « les idées claires et distinctes ».

Cette confusion explique que le cartésianisme ait inspiré

les opinions les plus diverses pendant ces trois siècles. Pour nous en tenir aux temps les plus récents, Descartes a été le grand champion du spiritualisme de Victor Cousin contre le matérialisme du XVIII^e siècle. Et ne voit-on pas aujourd'hui nos savants les plus matérialistes le prendre pour idole à cause de son interprétation purement mécanique des phénomènes de la vie ? En réalité, dans une doctrine aussi hétérogène que la sienne, chacun découpe ce qui lui est nécessaire pour justifier ses vues et il rejette le reste comme une faiblesse ou une inconséquence. Les esprits religieux savent gré à Descartes d'avoir soutenu aussi vigoureusement la doctrine catholique et même d'avoir subordonné la physique à la métaphysique ; les spiritualistes l'encensent pour avoir proclamé la réalité de l'âme ; les positivistes et les athées ne retiennent de lui que l'explication du monde « par figure et par mouvement » qui, pour la plupart des savants d'aujourd'hui, est encore la seule scientifique. Par un paradoxe étonnant, c'est le Descartes dont usent beaucoup de littérateurs et même de politiciens dans leurs discours, le Descartes des idées claires et distinctes, le représentant de l'esprit français, qui est la figure la moins déformée de l'illustre philosophe.

*
* *

Descartes n'avait point la vocation expérimentale au sens où nous l'entendons aujourd'hui, au sens où il aurait dû l'entendre lui-même, s'il avait eu la patience de lire François Bacon. Elle implique une longue soumission aux faits. Or, s'il avait une vive curiosité pour les faits, il avait surtout la passion des idées. Il a été injuste à l'égard de Galilée auquel il reprochait d'avoir « cherché les raisons de quelques effets particuliers sans avoir considéré les premières causes de la nature ». Aussi, lorsqu'il alla en Italie, en 1624-1625, pour

assister au jubilé du pape, il ne prit même pas la peine de s'arrêter pour causer avec le vieux savant. Avoir établi les lois du mouvement était pourtant un de ces « effets particuliers » qui méritaient l'admiration d'un philosophe. Mais Descartes aimait mieux partir d'un fait observé rapidement et en tirer quelque belle théorie générale, comme cette naïve théorie du tonnerre qu'il enfanta après avoir entendu le bruit d'une avalanche dans les Alpes. Si bien déduites qu'elles fussent, de telles théories hâtives où entraient les « premières causes de la nature » ne faisaient pas long feu.

Sa théorie des tourbillons résista plus longtemps. Il s'agissait de savoir comment l'ordre du monde avait pu sortir du chaos primordial, grande et haute question, et cartésienne par excellence. Après la chiquenaude initiale donnée par Dieu, toutes les parties de la matière cherchant à se mouvoir en tous sens et se gênant prirent un mouvement circulaire en formant des tourbillons. La matière très dure donna les planètes, la matière subtile se logea dans leurs intervalles, car il n'y a pas de vide dans le monde. Il est constitué d'une immense machine dont les rouages tournent sans heurt. Ainsi les tourbillons font tourner la terre sur elle-même et autour du soleil.

Descartes venait à peine de tirer cette déduction dans ses *Principes*, qu'il apprit la condamnation de Galilée (1633). Il retira son ouvrage des mains de l'imprimeur, car avant tout il ne voulait pas « d'histoires ». Il ne pouvait pas renoncer à son système du monde ; pour tout arranger, il imagina que la terre est immobile mais que ce sont les tourbillons qui marchent. Heureuse époque où l'on pouvait ainsi, avec des mots, édifier des théories physiques grandioses ! Moins sophistiquée était son explication de la pesanteur par les tourbillons puisqu'elle arrachait, un siècle plus tard, des cris d'enthousiasme à d'Alembert, mais elle n'en était pas moins invérifiable et, d'ailleurs, « ployable à tous sens ».

La lumière était aussi un effet de la matière subtile (que nous appelons éther) et des tourbillons. C'était là une définition bien vague, mais Descartes fut plus heureux en étudiant ses « effets particuliers », malgré le dédain qu'il avait marqué pour Galilée. Il découvrit les lois de la réfraction, à vrai dire en les déduisant du principe que la nature opère toujours par les voies les plus simples. Il étudia enfin les météores, avec la même préoccupation de dissiper les superstitions populaires, de montrer les causes réelles (ou présumées) des phénomènes et d'apprendre à ne s'étonner de rien. Malgré son ingéniosité, il ne reste pas grand'chose de ces théories météorologiques.

Son *Traité de l'Homme* brille par le souci d'assimiler les corps vivants à des machines où jouent des forces physiques et chimiques. Les phénomènes un peu plus relevés de la vie étaient attribuées à des « esprits animaux », mobiles comme les flammes, analogues à ce qu'on appelle aujourd'hui l'influx nerveux. Cette conception a largement favorisé les études anatomiques et libéré la médecine des influences scolastiques dont Molière, un peu plus tard, s'est tant moqué.

*
* *

Si la physique et la physiologie cartésiennes n'ont que le mérite d'avoir obstinément invoqué le mécanisme et d'avoir forcé les savants à le rechercher, plutôt que les causes occultes, dans les œuvres de la nature, il n'est pas douteux que, dans le domaine mathématique, Descartes a fait preuve d'une originalité qui est pour toujours à l'abri des révolutions scientifiques. Il était là dans son élément, puisque la science des nombres et de l'étendue emploie surtout la méthode déductive. Mais la mathématique souffre l'invention, et c'est une invention du génie le plus rare d'avoir appelé l'algèbre

à représenter les figures et les opérations de la géométrie. L'enivrement que connaissent tous les jeunes étudiants quand ils reçoivent les premières notions de géométrie analytique, d'abord à deux puis à trois dimensions, est une conséquence lointaine de la grâce qui tomba sur Descartes le jour où il imagina d'appeler x et y les distances à deux axes rectangulaires des points d'une courbe. L'invention fut aussi féconde que celle du calcul infinitésimal au siècle suivant par Newton et Leibniz.

Le ravissement ne dut pas être moins grand pour lui et l'on comprend qu'il ne douta plus d'assujettir tous les phénomènes à une mathématique universelle. Cette empreinte mathématique se retrouve dans toutes les productions cartésiennes. En physique ou en métaphysique, il lui faut toujours partir d'une certitude première absolue : la perfection de Dieu, l'existence de la pensée, l'infinité et la plénitude du monde, pour en tirer des chaînes de conséquences par la voie rationnelle. Et cela est justement le contraire de la science moderne en tant qu'il s'agit d'interpréter les données des sens. On sait que d'assez bonne heure il s'était lassé de résoudre des problèmes de géométrie ou d'algèbre. Son attention se portait sur le réel et il avait même l'ambition de rendre service aux hommes dans les besoins ordinaires de la vie. Il y a un Descartes pragmatiste qui vaudrait la peine d'être mis en lumière. Mais c'était le même outil et la même méthode qu'il appliquait aux problèmes de la pratique. Et il ignorait encore les défaillances de cette raison, de ce bon sens qu'il considérait comme la chose du monde la mieux partagée.

N'importe ! Il fut grand à bien des points de vue, et sa personnalité est unique dans l'histoire de la civilisation. En plus de son principe des idées claires, il en apporta un autre qui est indispensable à la recherche scientifique, s'il nuit parfois à la morale et à l'ordre social : c'est le doute élevé à la hauteur d'un système. Le doute de Montaigne est assu-

rément plus séduisant que le sien, mais il nuit à la connaissance. Le doute cartésien est la révolte contre les idées reçues et la coutume. Sans doute, cette attitude d'esprit avait-elle plus d'importance à son époque qu'à la nôtre, mais elle ne doit point se perdre car il y a encore des préjugés scientifiques.

René SUDRE.

LA VIE DU DOCTEUR HORACE BIANCHON

(suite).

Il est difficile de donner une idée de l'étendue de la clientèle de Bianchon : elle était considérable. Je dois me contenter de rappeler certains de ses actes médicaux relatés par Balzac, épars parmi la multitude de ceux que nous sommes condamnés à ignorer à jamais, et pour lesquels il prodigua cependant les trésors de son art. Afin de procéder avec méthode, je les ai classés par ordre chronologique.

Encore élève en médecine, il avait eu l'occasion de donner d'utiles conseils, dans lesquels la malice du carabin laisse parfois percer le bout de l'oreille. C'est ainsi qu'il fut consulté par le Coty de l'époque, le célèbre parfumeur César Birotteau, que préoccupait son idée « d'huile comagène ». A l'enseigne de la « Reine des roses », César tenait boutique à l'angle de la place Vendôme et de la rue Saint-Honoré, à peu près sur l'actuel emplacement de la parfumerie Guerlain. Les lionnes et les lions parisiens s'y fournissaient d'« Eau carminative » et de « Double pâte des Sultanes ». Ces deux « découvertes merveilleuses, approuvées par l'Institut de France, sur rapport de Vauquelin, reposaient sur la division des tempéraments en deux grandes classes. La pâte et l'eau étaient roses pour le derme et l'épiderme des personnes de constitution lymphatique, et blanches pour ceux des personnes qui jouissaient d'un tempérament sanguin. La pâte qui exhalait les plus doux parfums faisait disparaître les taches de rousseur les plus rebelles, blanchissait les épidermes les plus récalcitrants et dissipait les sueurs de la main dont se plaignent les femmes non moins que les hommes ». Quant à l'Eau

carminative « elle enlevait ces légers boutons qui, dans certains moments, surviennent inopinément aux femmes et contrarient leurs projets pour le bal... Elle rafraîchissait et ravivait les couleurs en ouvrant ou fermant les pores selon les exigences du tempérament, etc. » (1).

Avec aplomb Bianchon lui assura que « ses collègues et lui avaient l'habitude d'oindre d'huile de noisette leurs favoris et leur moustache afin d'en favoriser la croissance » (2). Fort de cet avis autorisé, le candide Birotteau s'en fut demander une expertise au célèbre Vauquelin, et chargea l'illustre Gaudissart de faire de la publicité pour cette nouvelle spécialité dans le grand journal parisien dirigé par Finot.

Rappelons que par son cousin germain Popinot, alors amoureux transi de Célestine Birotteau, Bianchon était en relations avec la famille du parfumeur, et, en 1818, César n'eut garde d'omettre « le petit Horace, le cousin d'Anselme » au fameux bal qui devait consacrer sa ruine (3).

Bianchon restera toujours le médecin de la famille Popinot et, en 1846, nous verrons le Dr Poulain, un de ses collègues, moins favorisé par la chance, déplorer de ne pas avoir comme Bianchon, accès auprès du comte Popinot. Alors qu'il parvient péniblement à faire honorer quelques visites à dix francs, son confrère en renom « se fait cinq à six cents francs par jour » (4).

Pendant son internat, Bianchon eut aussi l'occasion de soigner le père Goriot. Et sa sagacité clinique s'affirme précocement : il sait *prévoir* l'apoplexie qui va, le lendemain, terrasser le vieillard. Comment ne pas admirer, cinquante ans

(1) Extrait du prospectus de la *Reine des Roses*, in *César Birotteau*, V, 351 et suiv.

(2) *César Birotteau*, V, 409.

(3) *Ibid.*, 447.

(4) *Le cousin Pons*, II, 1049.

avant Charcot cette relation d'un début de paralysie faciale d'origine centrale? .

« A moins que je ne me trompe, il est flambé, confie-t-il à Rastignac (1). Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire en lui, il me semble sous le coup d'une *apoplexie séreuse imminente*. Quoique *le bas* de la figure soit assez calme, *les traits supérieurs* du visage se tirent malgré lui vers le front. Vois! Puis les yeux sont dans l'état particulier qui dénote l'invasion du sérum dans le cerveau.»

Lors de la soi-disant attaque de Vautrin, à certains signes il soupçonnera l'administration d'un puissant narcotique, d'effet foudroyant, et l'analyse chimique confirmera ses vues (2). Bianchon, ne l'oublions pas, outre ses dons cliniques, sera l'un des tout premiers de sa génération à deviner l'importance des recherches de laboratoire, et l'aide considérable qu'elles apporteront au clinicien. Secouant les vieilles traditions, il n'hésitera jamais à y faire appel, ouvrant ainsi la voie aux Claude Bernard et aux Pasteur.

*
* * *

Alors qu'il était encore chirurgien, Bianchon ne consentait guère à sortir de sa spécialité, quoiqu'il eût fait ce que nous appellerions un « Internat mixte ». Ce ne fut que pour quelques intimes qu'il se le permit. C'est ainsi qu'en 1822, par amitié pour Rubempré, il accepta de soigner Coralie, la belle artiste du Gymnase qui venait d'obtenir un gros succès dans l'*Alcade dans l'embarras*. Mais « un chagrin secret dévorait la jeune femme » qui, en dépit de ses soins mourra dans les bras de son amant (3). La même année, ses

(1) *Le père Goriot*, VI, 663.

(2) *Ibid.*, 1011.

(3) *Illusions perdues*, IV, 871.

amis du Cénacle le prient de donner son avis sur le cas de l'un d'eux, Louis Lambert, devenu subitement fou (1). Comme le rappellent avec humour MM. Cerfberr et Christophe, ce dernier avait, en effet, la veille de son mariage essayé de renouveler sur sa propre personne une opération qui, jadis, fit passer à la postérité le nom d'Origène... cadeau de noces assez singulier à faire à une jeune femme. « Il est dans un état de catalepsie qui ne laisse aucun espoir... la cure est impossible : sa tête est le théâtre de phénomènes sur lesquels la médecine n'a nul pouvoir », répondit Bianchon. Il semble, au reste, que ce pronostic désespéré ait été quelque peu prématuré, puisque cette conversation est de 1822 et que L. Lambert, maternellement soigné par sa fiancée, M^{lle} de Villenoix (2) ne mourut que deux ans plus tard, le 25 septembre 1824.

En 1824, Bianchon accompagne son maître Desplein au chevet du baron Flamet de La Billardière, chef de division aux Finances, qui est à toute extrémité (3). Presque à la même époque il est sollicité de nouveau par son ami Joseph Bridau, qui l'amène au chevet de sa mère agonisante (4). Mais c'est l'année 1829 qui marque, définitivement, les débuts de Bianchon comme « grand consultant ».

Cette année-là, Desplein, qui continuait à faire appel à la sagacité clinique de son élève préféré, l'amenait en consultation chez le richissime baron de Nucingen. Émule des Rothschild, ce requin de la finance revenait de sa terre, un beau soir de juin 1829 lorsqu'en traversant le bois de Vincennes sa calèche croisa celle d'une ravissante inconnue dont l'extraordinaire beauté le frappa. En vain chercha-t-il à la

(1) *Illusions perdues*, 752.

(2) *Louis Lambert*, X, p. 456.

(3) *Les Employés*, VI, 923. La Billardière était loin d'être un aigle, mais on lui tenait compte d'avoir « un peu chouanné ».

(4) *La Rabouilleuse*, III, 1102.

retrouver : elle avait disparu. Disons de suite qu'il s'agissait d'une hététaire notoire, la jeune Esther Gobseck, que le chanoine Carlos Herrera, *alias* Vautrin (1), venait de jeter dans les bras de son protégé, le beau Rubempré, après l'avoir sortie du bouge où elle « travaillait ». La demoiselle était alors connue dans les mauvais lieux sous l'expressif surnom de « La Torpille » (2).

Comme le baron en perdait le boire et le manger, sa famille s'inquiéta à bon droit, peu soucieuse de voir s'étioler un tel capital. Sa femme, née Goriot, lui ménagea une discrète entrevue avec les deux médecins. Ils eurent tôt fait de reconnaître que « sa maladie était purement morale ». Cependant personne n'en pouvait déceler la cause, « tant il paraissait impossible que ce profond politique de la Bourse pût être amoureux ». Bianchon ne s'y trompa pas, ne voyant que cette explication pour justifier de l'état du baron. Et il en touche deux mots à Delphine de Nucingen, qui se contente de sourire, « en femme qui, depuis longtemps, sait à quoi s'en tenir sur son mari ». Bianchon insiste : il maintient son diagnostic : *il est amoureux*. « Il vaut mieux qu'elle vous coûte quelques centaines de mille francs, assure-t-il au baron, que de vous coûter la vie. » Le sourire entendu de Delphine était cependant justifié puisque Esther enfin retrouvée, grâce à la police, le prudent vieillard sur le point de voir enfin exaucés ses désirs les plus chers se nantira, par précaution, de pastilles du sérail (3).

(1) *Grandeur et misères des Courtisanes*, V, 715.

(2) Bon chien chasse de race. Esther était la fille de Sarah Gobseck, petite-nièce de l'usurier de ce nom. Sarah, surnommée « la belle Hollandaise », fut assassinée dans un bouge du Palais-Royal, pour une affaire de mœurs (*Gobseck*, II, 626 et *César Birotteau*, V, 471).

(3) *Grandeur et misère des Courtisanes : A combien l'amour revient aux Vieillards*, V, 728.

A peu près à la même époque Bianchon sera appelé à voir en consultation (1), avec les docteurs Hardy et Desplein, M^{me} Wanda de Mergy, fille du baron Bourlac. La jeune femme était atteinte d'un mal assez bizarre, pour lequel les consultants diagnostiquèrent l'hystérie. On accusa même Bianchon de s'être lourdement trompé (2). Or, plusieurs années plus tard, le célèbre Halpherson, moitié médecin, moitié charlatan, la guérira par la persuasion, en lui inoculant la « plique polonaise », ce qui corrobore *a posteriori* le diagnostic de Bianchon (3).

Toujours en 1830, il est appelé auprès de la pauvre Honorine, comtesse de Bauvan, qui se meurt d'un excès de pudeur. Ému par ses supplications, il consentira à laisser croire au comte « qu'elle succombe à un ramollissement osseux que la science a parfaitement décrit » (4).

Mais le « cas Nucingen » devait avoir des suites imprévues. Furieux de voir la police, alertée par le baron, se mêler de ses petites affaires, Vautrin, en plein Paris, avait fait kidnapper Lydie, la fille du policier Peyrade, lancé à ses trousses. Placée dans un mauvais lieu, la malheureuse était devenue folle lorsqu'on la ramena à son domicile : Desplein et Bianchon ne purent que conseiller l'envoi de la pauvre démente à Charenton. Et, comme un malheur n'arrive jamais

(1) *L'envers de l'Histoire contemporaine*, VII, 353.

(2) Balzac nous dit « qu'ils crurent à une supercherie » : c'est sous-entendre que Bianchon soupçonna la simulation hystérique.

(3) Du temps de Balzac on décrivait un certain nombre de variétés cliniques de « plique ». La médecine moderne en a fait table rase : il s'agissait plus prosaïquement des lésions provoquées par ces désagréables habitants du cuir chevelu que Rabelais appelait « des esparviers de Montagu » : les poux de tête. Cf. à ce sujet l'article de mon ami le D^r Lafourcade-Cortina, in *Le mouvement homéopathique*, avril 1938.

(4) *Honorine*, II, 315.

seul, Peyrade, empoisonné par Asie, tante de Vautrin, est ramené chez lui, presque moribond sous les yeux mêmes de sa fille (1). Dernière conséquence enfin de ce drame à rebondissements sensationnels, c'est le dramatique suicide, dans les locaux de la Conciergerie, de Lucien de Rubempré (2). On craignit pendant plusieurs jours pour la vie de la comtesse de Sérizy, gravement affectée par la mort tragique de son amant, mais Bianchon ne quitta son chevet que lorsqu'elle fut définitivement hors de danger. Rappelons à ce propos que lors de son arrestation, Vautrin, *alias* le pilier de baigne Jacques Collin, qui se faisait passer pour le chanoine Carlos Herrera, envoyé extraordinaire de S. M. le Roi de Portugal Ferdinand VII, fit citer Bianchon, qu'il avait connu à la pension Vauquer, comme témoin à décharge. Mais Vautrin en savait trop pour être inquiété, et, nouveau Vidocq, on sait qu'il finit chef de la Police de Sûreté.

L'année suivante, en mars 1831, nous trouvons Bianchon assisté de ses collègues Brisset, Cameristus et Maugrédie (3) au chevet du marquis Raphaël de Valentin, le malheureux possesseur de la *Peau de chagrin*. La consultation entre les quatre médecins est digne de Molière. Brisset, « l'illustre chef des organistes, le médecin matérialiste, pose le diagnostic de monomanie à point de départ épigastrique qui a gagné le cerveau par le plexus nerveux ».

Cameristus (4), chef des vitalistes, « imbu des doctrines de van Helmont », contrairement à l'avis de son confrère, pense que la maladie a procédé du cerveau à l'épigastre. Et Maugrédie « pyrrhonien et moqueur, se refuse à chercher si la monomanie est à point de départ cérébral ou épigastrique »

(1) *Splendeur et Misères*, V, 901.

(2) *Ibid.*, 1102.

(3) *La Peau de chagrin*, IX, 211.

(4) *Une double famille*, I, 988.

et il conseille, tout bonnement, la pose de sangsues et une cure thermale. Bianchon seul a vu clair et diagnostiqué la phtisie galopante. Résumant pour son ami les caractères des trois consultants, il ironise : « Brisset examine, Cameristus sent et Maugrédie doute : l'homme n'a-t-il pas une âme, un corps et une raison ? »

En 1833, ami et confident du malheureux comte de Granville, Procureur général près la Cour de Cassation, mal marié à une rigide dévote, il aura l'occasion de soigner l'ex-mademoiselle de Bellefeuille, Caroline Crochard, dont le comte avait plusieurs enfants adultérins. Elle l'avait quitté pour suivre un vulgaire Alphonse de barrière, qui la battait et vivait à ses crochets. Mais c'est vainement qu'il s'efforcera de persuader au magistrat désabusé que sa neurasthénie est guérissable.

Devenu médecin de l'Hôtel-Dieu, Bianchon sera appelé, en 1835, auprès de l'ex-baronne de Macumer, née Louise de Chaulieu : à la mort de son mari, elle s'était remariée avec le poète Marie Gaston. Après deux ans de plein bonheur, se croyant, à tort du reste, trompée par son mari, elle venait de faire l'impossible pour contracter « une maladie de poitrine à marche rapide »... et elle n'y avait que trop bien réussi, puisque, mandé à Sèvres avec deux collègues, Bianchon ne put que confirmer au mari éploré « qu'elle mourrait à la chute des feuilles » (1). L'amie d'enfance de Louise, la comtesse de l'Estorade, dans une lettre que nous possédons, a raconté les derniers moments et les sublimes confidences de l'agonisante. « Ne me quitte plus, ... je suis pleine d'énergie, de jeunesse, je saurai mourir debout... Je meurs comme je l'ai souhaité souvent : à trente ans, jeune, belle, tout entière. J'ai mon compte de la vie. Il y a des êtres qui ont soixante ans de service sur les contrôles du monde et qui, en

(1) *Mémoires de deux jeunes Mariées*, I, 325.

effet, n'ont pas vécu deux ans : au rebours, je parais n'avoir que trente ans, mais en réalité, j'ai eu soixante années d'amour. »

*
* *

Fidèle à son Sancerrois natal, Bianchon revenait souvent y passer ses vacances. En 1836, en compagnie de son ami Lousteau, il fut invité par les La Baudraye, en leur splendide château d'Anzy, qu'ils venaient de racheter à la vieille famille d'Uxelles. Madame, née Dinah Piédefer, se piquait de littérature, et tout personnage quelque peu en vue était convié au château. Aussi Bianchon fut-il presque enlevé par la châtelaine, ravie de cette aubaine inespérée. Imitant Clara Gazul, ce bas-bleu venait de faire paraître, sous le pseudonyme de Jan Diaz, un recueil de poèmes : *Paquita la Sévillane*, qui avait intrigué toute la région.

Nous savons que, de ses années de salle de garde, Bianchon avait conservé un malin penchant pour les plaisanteries de carabin, même un peu poussées. Il s'amusa à jeter la pauvre « Muse du département », le « Phénix berruyer », dans les bras de Lousteau. L'aventure faillit mal tourner, mais servit en fin de compte les intérêts du mari, l'ineffable petit La Baudraye qui, s'il fut outrageusement trompé, n'en devint pas moins Pair de France.

C'est au cours d'une soirée chez ses hôtes, qui avaient convié en son honneur le ban et l'arrière-ban de la province, que Bianchon fut tapé d'une consultation gratuite par sa cousine, la Présidente Boirouge, pour « de prétendues douleurs nerveuses à l'estomac, dans lesquelles il reconnut des indigestions périodiques » (1), car que faire en province, à moins que l'on ne mange ?

« Prenez tout bonnement du thé tous les jours, une heure

(1) *La Muse de département*, IV, 119.

après votre dîner et vous serez guérie, car ce que vous éprouvez est une maladie anglaise», répondit gravement Bianchon.

« C'est décidément un bien grand médecin », dit la Présidente en regagnant le petit coin où elle papotait et où les bonnes langues allaient leur train. On y alléguait justement, sous l'éventail, que Dinah, la maîtresse de maison, avait fait venir Bianchon, « bien moins pour les élections que pour savoir d'où provenait sa stérilité ».

Une quinzaine de mois plus tard, Dinah qui entre-temps avait filé à Paris rejoindre Lousteau, infligeait un cinglant démenti à ces vipères en donnant le jour à un gros garçon. Ce fut naturellement Bianchon qui l'assista, avec l'accoucheur Duriau. Ravi, l'heureux père s'était précipité chez l'imprimeur et séance tenante, avait dicté le billet suivant :

« Madame la baronne de La Baudraye est heureusement accouchée d'un garçon.

Monsieur Emile Lousteau est heureux de vous en faire part. La mère et l'enfant se portent bien. » (1)

Heureusement qu'un ami dévoué, comme savent en dénicher les jolies femmes, en toutes circonstances, eut le temps d'intervenir et d'éviter un affreux scandale. Sur le billet qui sortit des presses, le nom de l'heureux mais indiscret amant avait été, au pied levé, remplacé par celui de M. le baron de La Baudraye. C'était bien la première fois — mais non la dernière — qu'un tel honneur échéait à cet avorton.

Au mois de mai 1838, le jeune comte Laginski, du Jockey-Club (2), tombait gravement malade en son bel hôtel de la rue de la Pépinière. Justement alarmée, sa jeune femme qui appartenait à l'élite du faubourg Saint-Germain (née du Rouvre, elle était nièce de la comtesse de Sérizy) fit appel

(1) *La Muse du département*, 179.

(2) *La fausse Maîtresse*, II, 51.

à Bianchon. Il ne lui laissa que peu d'espoir. « La vie du comte, dit-il, est entre les mains de ses gardes-malades. » Son fidèle intendant, le comte Paz, secrètement amoureux de la jeune femme, passa les nuits au chevet de son ami, durant six longues semaines. A la fin d'août, Bianchon pouvait enfin répondre de la vie du malade. Si vous relisez *La fausse maîtresse*, vous pourrez admirer la grandeur d'âme dont fit preuve à cette occasion le comte Thaddée Paz.

*
* * *

Entre 1838 et 1841, nous ne savons rien des activités professionnelles de Bianchon. Mais je retrouve dans ses fiches qu'en avril 1842 il fut appelé par Valérie Marneffe auprès de son mari agonisant, « pour savoir si les médecins qui, la veille, l'avaient condamné, ne se trompaient point » (1). Il ne put que confirmer leur fatal pronostic et reçut de la fille naturelle du général comte de Moncornet, « cinq pièces d'or pour cette bonne nouvelle ». Mais, comme il y a sans doute une Justice Immanente, l'année suivante c'est auprès de Valérie, devenue Madame Crevel, qu'il fut mandé de toute urgence. En compagnie de son mari elle se mourait d'une fort mystérieuse maladie, « je ne sais quelle peste du Moyen-Age qu'on croyait perdue ». Cette maladie du sang, extrêmement contagieuse, explique Bianchon, aussi perplexe que ses confrères, « était guérissable aux Indes, mais toujours fatale dans les climats tempérés. C'est une maladie propre aux nègres et aux peuplades américaines, dont le système cutané diffère de celui des races blanches. Or je ne peux établir aucune communication entre les noirs, les cuivrés, les métis et Monsieur ou Madame Crevel » (2).

(1) *La cousine Bette*, VI, 443.

(2) *Ibid.*, p. 502.

Il faut avouer qu'il était fort difficile à Bianchon, aussi génial clinicien qu'il fut, de remonter à la source de l'infection. C'est Balzac qui nous révèle le pot-aux-roses : l'atroce vindicte de l'un des anciens amants de Valérie, le brésilien Henri Montès de Montejanos, surnommé Cubabus par ses amis parisiens.

Ce beau ténébreux « aussi beau qu'un magnifique *Catoxantha* » (2) avait bien mijoté sa vengeance. Elle fut implacable. Furieux d'avoir été joué par cette rouée, il avait envoyé spécialement aux Indes l'un de ses domestiques nègres, avec mission expresse d'y contracter cette maladie mystérieuse et de rentrer dare-dare à Paris. A prix d'or, il obtint d'une courtisane, M^{lle} Cydalise qu'elle consentit à ce que le nègre lui communiquât l'affection. Ceci fait, aussi sciemment, il la contracta d'elle, afin de la donner en dernier ressort à celle dont il avait juré la perte. Comme au fond, il était assez bon bougre, il reprit ensuite le chemin de son pays, accompagné de Cydalise, afin d'y guérir de concert leur dermatose ainsi que son cœur meurtri.

C'est dire que Bianchon eut beau utiliser toutes les ressources de son art, faire analyser le sang et les diverses humeurs

(2) *Catoxantha*. Dans les *Lettres à l'Étrangère*, III, 217, nous trouvons l'explication de cette saisissante comparaison avec un magnifique *Catoxantha*. Au moment où Balzac écrivait *La cousine Bette*, il se démenait pour contenter le comte de Mnischez, gendre de la comtesse Hanska, possesseur d'une fort belle collection de coléoptères, et notre « Bilboquet » lui servait d'intermédiaire chez les marchands d'insectes de Paris. Parmi les *desiderata* de « Gringalet » figurait notamment le fameux « *Catoxantha bicolor* » que Balzac finit par lui procurer à prix d'or. Par contre, on se perd en conjectures sur le nom et l'existence même de la fameuse maladie à laquelle fait allusion Balzac. La description qu'il en donne ne correspond à rien de connu : peut-être pourrait-il s'agir du pian, maladie tropicale due à un tréponème voisin de celui de la syphilis, mais cette maladie est inconnue au Brésil. « Gringalet » et « Bilboquet » étaient les surnoms que se donnaient entre eux le comte et Balzac.

par un chimiste réputé, le P^r Duval, tenter toutes les thérapeutiques même les plus audacieuses, ce fut en pure perte. L'amant trompé s'était durement vengé.

Et Lisbeth Fischer, — la cousine Bette — autre cliente de Bianchon, qui la soignait alors pour une maladie de poitrine (1) qui l'inquiétait à juste titre, revient voir une dernière fois l'horrible chose qu'est devenue celle qui fut sa complice dans le mal. En sortant de la chambre où Valérie agonisait, non loin de son mari, elle put entendre les paroles éminemment consolantes que proférait justement l'un des consultants : « Ce sera toujours une magnifique autopsie... et nous aurons deux sujets pour pouvoir établir des comparaisons. »

La même année encore Bianchon donne ses soins à la sœur de Lisbeth, la baronne Hulot d'Ervy, qui a bien des soucis avec son galantin de mari : elle se fait tant de mauvais sang qu'elle contracte des convulsions. Grâce à des procédés héroïques, Bianchon assisté du D^r Larabit et du P^r Angard « détourna le sang qui se portait à la tête et parvint à la sauver ». L'« ange de la famille », Lisbeth, mourra l'année suivante de la tuberculose pulmonaire diagnostiquée par Bianchon, qui s'était « brusquement aggravée par la fureur qu'elle avait éprouvée en voyant sa famille enfin heureuse malgré toutes ses machinations ».

Vers la même époque, à Montegnac, petit village de la banlieue de Limoges, vivait comme une sainte la bienfaitrice du pays, Madame Graslin. Son médecin, le D^r Roubaud, seul médecin du pays, — car on ne pouvait considérer comme tel un ancien chirurgien de régiment, très malade lui-même et plus occupé de sa cave que de ses malades — fera appeler Bianchon, qu'il avait connu lorsqu'il était chef de clinique de Desplein. A la malade, qui l'en priait instamment, Bianchon

(1) *La cousine Bette*, VI, 500.

ne cacha pas la gravité de son état et sa fin édifiante amena la conversion du D^r Roubaud (1).

*
* *

Sur la foi de cet exposé, on pourrait me reprocher d'avoir exagéré à plaisir le talent médical de Bianchon, sous le fallacieux prétexte que je le montre, invariablement, portant un pronostic fatal au chevet de malades qu'il se révèle incapable de tirer d'affaire. Rien ne serait plus faux qu'une telle accusation. Je n'ai retenu que les cas désespérés, qui eurent un certain retentissement à l'époque. Mais, dans la pratique courante, le nombre d'existences qu'a sauvées ce grand clinicien est incalculable, et les fiches cliniques qu'il a laissées en témoignent abondamment. J'ai seulement tenté de mettre le lecteur à même de juger de la prodigieuse activité de ce grand médecin, appelé dans tous les coins de la France par ses confrères, patent témoignage de la grandissante estime où on le tenait.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement la vie professionnelle de Bianchon que je me suis donné pour tâche de faire revivre. Sous l'homme de l'art, nous devons essayer de retrouver l'homme, tout court, rechercher quelles furent ses idées politiques, ses conceptions morales et religieuses. Comme tout biographe qui se respecte, j'ai usé de mes droits et fouillé dans sa vie intime. Paul Valéry se méfiait à bon droit de ces biographes qui, écrit-il, « comptent les chaussettes, les maîtresses et les manies de leur sujet ». C'est évidemment une des petites satisfactions du métier, mais je suis resté bredouille. Ce vieux

(1) *Le Curé de village*, VI, 754.

garçon était on ne peut plus secret : on ne lui connaît aucune liaison. Moins discret, quoique diplomate, son ami Rastignac fait une allusion voilée à Madame Rabourdin, chez qui Bianchon avait ses entrées, et pour laquelle, selon lui, il aurait manifesté un certain penchant (1). Une seule fois, chez Camille Maupin (2), il se laissera aller à avouer des amours ancillaires et c'est peut-être sur cet aveu que Lamartine l'a taxé de vulgarité : « Il est commun, mais honnête et modéré. » (3). Je dois à sa mémoire de rétablir la vérité. S'il séduisit effectivement l'ex-femme de chambre de Madame de Merret — et cette conquête semble avoir été assez aisée, — c'est avant tout pour connaître le fin mot du sombre mystère qu'il avait senti planer sur le domaine de la « Grande Bretèche », lors de son séjour à Vendôme.

Loin de moi, toutefois, l'intention d'en faire un petit saint. Il ne s'est certes pas ennuyé durant ses années d'études au Quartier Latin. « Napoléon ne dînait pas deux fois, confie-t-il à Rastignac, vers 1819, et il ne pouvait avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins (4). » C'est cette vénérable tradition que l'Internat parisien s'efforce, victorieusement du reste, de maintenir.

Au cours de sa carrière, Bianchon avait eu à se pencher sur trop de misères, il avait vu la vie de trop près pour conserver des illusions. En 1828, vers une heure du matin, il sort, en compagnie de son inséparable Rastignac, de l'Hôtel d'Espard. Il y a belle lurette que, blasé par ses dix ans de grande vie parisienne, ce dernier a expédié son mandarin dans l'autre monde alors que, pour sa part, Bianchon en est resté à ses

(1) *L'Interdiction*, III, 13.

(2) *Autre étude de Femme*, III, 256.

(3) LAMARTINE, *Balzac et ses œuvres*, 1866, p. 235.

(4) *Le père Goriot*, II, 961.

positions de jadis. La nuit est belle, le pavé sec : les deux amis décident de renvoyer leurs voitures et de rentrer à pied (Bianchon a, naturellement, sa voiture, « n'ignorant pas qu'en médecine le cabriolet est plus nécessaire que le savoir ») (1). La conversation s'engage. Sur quoi pourrait-elle rouler à cette heure matinale, si ce n'est sur cet éternel sujet : les femmes ?

Écoutons-les (2) :

— Eh ! bien, mon cher, qu'en dis-tu ? commence Rastignac.

— De cette femme ? répondit froidement le docteur.

— Hé ! bien, quoi ?

— Mais tu parles, mon cher, de la marquise d'Espard comme d'une malade à placer dans ton hôpital.

— Veux-tu savoir ce que je pense, Eugène ? Si tu quittes Madame de Nucingen pour cette marquise, tu changeras ton cheval borgne contre un aveugle.

— Madame de Nucingen a trente-six ans, Bianchon.

— Et celle-ci en a trente-trois, répliqua vivement le docteur.

— Ses plus cruelles ennemies ne lui en donnent que vingt-six !

— Mon cher, quand tu auras intérêt à connaître l'âge d'une femme, regarde ses tempes et le bout de son nez. Quoi que fassent les femmes avec leurs cosmétiques, elles ne peuvent rien sur ces incorruptibles témoins de leurs agitations. Là, chacune de leurs années a laissé ses stigmates. Quand les tempes d'une femme sont attendries, rayées, fanées d'une certaine façon ; quand au bout de son nez il se trouve de ces petits points qui ressemblent aux imperceptibles parcelles noires que font pleuvoir à Londres les cheminées où l'on brûle du charbon de terre, votre serviteur ! La femme a passé

(1) *Le Cousin Pons*, XVIII, Con., 177.

(2) *L'Interdiction*, III, 13.

trente ans. Elle sera belle, elle sera spirituelle, elle sera aimante, elle sera tout ce que tu voudras, mais elle aura passé trente ans, mais elle arrive à sa maturité ! Je ne blâme pas ceux qui s'attachent à ces sortes de femmes ; seulement un homme aussi distingué que tu l'es ne doit pas prendre une reinette de février pour une petite pomme d'api qui sourit sur sa branche et demande un coup de dent ! »

Le dermatologiste aurait beaucoup à dire, ou plutôt à redire, sur cette singulière conception de l'acné... mais passons. Et le misogyne Bianchon continue impitoyablement sa diatribe :

— Je connais un peu les mœurs de ces belles dames de qui vous soignez le corps et ce qu'elles ont de plus précieux, leur enfant, quand elles l'aiment, ou leur visage qu'elles adorent toujours. Vous passez les nuits à leur chevet, vous vous extermez pour leur sauver la plus légère altération de beauté, n'importe où ; vous avez réussi, vous leur gardez le secret comme si vous étiez mort, elles vous envoient demander votre mémoire et le trouvent horriblement cher. Qui les a sauvées ? la nature. Loin de vous prôner, elles médisent de vous, en craignant de vous donner pour médecin à leurs bonnes amies. Mon cher, ces femmes de qui vous dites : « C'est des anges ! » moi, je les ai vues déshabillées des petites mines sous lesquelles elles couvrent leur âme, aussi bien que des chiffons sous lesquels elles déguisent leurs imperfections ; sans manières et sans corset, elles ne sont pas belles. »

Après une telle sortie, personne ne s'étonnera de savoir que Bianchon resta vieux garçon. Huit ans après cette conversation, en 1836, on essaya de le marier, lors de son passage chez les La Baudraye.

Madame Gorju, femme du maire de Sancerre, tenta de lui faire épouser sa fille, Euphémie, nantie d'une dot assez rondelette. Mais un simple regard jeté sur la candidate suffit à Bianchon pour jauger d'un coup d'œil expert « une taille qui

menaçait de tourner à la première grossesse» (1). Et les œillades de la candidate n'eurent pas d'autre suite...

Bianchon restera toujours sur cette prudente réserve : jamais il ne considérera l'amour autrement que comme un sport hygiénique, nécessaire au bon fonctionnement physiologique du corps. Vrai précurseur des ophothérapeutes modernes, cet observateur modèle, ce clinicien génial avait entrevu le profond retentissement qu'une hygiène sexuelle mal comprise exerce sur la vie psychique, en particulier sur l'inconscient. Bien des découvertes récentes, comme les beaux succès de la psychanalyse, sont en germe dans ses idées.

S'il ne conseille pas encore l'extrait testiculaire pour rendre plus amène le caractère difficile et acariâtre des vieilles filles, voyez les conseils de même ordre qu'il donne à Madame de La Baudraye, chez laquelle, bien avant Freud, il a diagnostiqué un refoulement sexuel. Elle brûle d'envie de tromper son impuissant mari, mais les rigides mœurs de la province ont, jusqu'alors, rendu impossible son épanouissement, et créé en partie le complexe littéraire dont souffre la « Muse du département ». Elle ne résistera plus lorsque Lousteau, « le Manfred du feuilleton », se présentera, nouveau postulant qu'à ses yeux de provinciale auréole le prestige parisien. Et Bianchon, en bon camarade, donne un coup d'épaule à son ami, dans la conversation suivante qu'il a avec la « Sapho de Saint-Satur ».

— Je m'explique parfaitement, fit le médecin, l'état où vous êtes restée. Vous ne pouviez être accessible qu'à l'amour de tête, qui souvent mène à l'amour de cœur et certes, aucun de ces hommes-là (dit-il, en faisant allusion aux soupirants familiers de Dinah), n'est capable de déguiser ce que les sens ont d'odieux dans les premiers jours de la vie, aux yeux d'une

(1) *La Muse du Département*, IV, 136.

femme délicate. Aujourd'hui, pour vous (c'est moi qui souligne), *aimer devient une nécessité*.

— Une nécessité? s'écria Dinah, qui regarda le médecin avec curiosité. Dois-je aimer par ordonnance? (1)

— Si vous continuez à vivre comme vous vivez, dans trois ans vous serez *affreuse*, répondit Bianchon d'un ton magistral.

— Monsieur! dit Madame de La Baudraye, presque effrayée.

— Excusez mon ami, dit alors Lousteau, d'un air plaisant à la baronne; il est toujours médecin, et l'amour n'est pour lui *qu'une question d'hygiène*. Mais il n'est pas égoïste, il ne s'occupe évidemment que de vous, puisqu'il s'en va dans une heure.

Et quelques instants plus tard, seul à seul avec Lousteau, il lui prédit: « Une fois mère elle reprendra de l'embonpoint, ses rides s'effaceront, elle paraîtra n'avoir que vingt ans. »

Bianchon tenait beaucoup à cette conception de l'amour, simple nécessité physique, aussi impérieuse que la faim ou la soif. Il y reviendra dans un salon parisien, au sujet de l'avortement, et déclarera alors: « Pour n'être pas scandaleux, l'amour se continue assez bien, et ne laisse guère chômer que les vieilles filles... et encore » (2).

Je serais tenté de voir aussi la main de Bianchon dans le diagnostic porté « par la science » sur le cas de Félicité des Touches. On lit en effet dans *Béatrix* (3) ce passage révélateur: « Vers la fin de l'année 1817, Félicité aperçut non pas des flétrissures, mais un commencement de fatigue dans sa personne. Elle comprit que sa beauté allait s'altérer *par le fait de son célibat obstiné*, mais elle voulait demeurer belle, car alors elle tenait à sa beauté. *La science* lui notifia l'arrêt porté par la nature sur ses créations, lesquelles dépérissent

(1) *La Muse du Département*, IV, 142.

(2) *Échantillons de causeries françaises*, X, 1087.

(3) *Béatrix*, Con., V, 71.

autant par la méconnaissance que par l'abus de ses lois. Placée entre le mariage et la passion elle voulut rester libre, mais elle ne fut plus indifférente aux hommages qui l'entouraient... »

Il ne faut pas méjuger Bianchon d'après cette attitude. Cela ne l'empêche pas, au point de vue moral, de rester un homme très intègre : toute sa vie en est l'illustration, comme sa catégorique réponse à Rastignac, alors que celui-ci le supplie d'obtenir de son oncle Popinot un arrêt en faveur de la marquise d'Espard.

« Je ferai tout ce que ma conscience me permettra de faire », répond Bianchon. Et Rastignac, en le regardant s'éloigner, de conclure avec une nuance de pitié : « Pauvre Bianchon (1), ce ne sera jamais qu'un honnête homme. » Il m'apparaît, en fin de compte, comme une sorte d'épicurien bourru et bien-faisant, un Philinthe plus moderne, et je le verrais très bien répondant à Alceste :

*Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.*

Ce réaliste qui voyait la vie telle qu'elle est, partagea longtemps les idées philosophiques de son maître Desplein. « Ils avaient bien souvent échangé des pensées, discuté des systèmes *de natura rerum* en les sondant ou les disséquant avec les couteaux et le scalpel de l'incrédulité » (2).

En somme, conclut Alain, « il ne croit ni à Dieu, ni à diable, tout se résout en foie et rate, en cerveau et poumon : il est l'homme qui voit mourir et qui fait récit de cela, comme

(1) *L'Interdiction*, III, 13.

(2) *La Messe de l'Athée*, II, 1154.

de tout» (1). Le critique des « Propos » base sans doute son opinion sur un passage de *La Peau de chagrin* où Bianchon, quelque peu éméché par les vins généreux, au cours d'une orgie, émet des aphorismes définitifs sur la vie et s'écrie : « Une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel » (2).

Ces idées fort avancées pour l'époque, nos modernes généticiens ne les désavoueraient point : il leur suffirait de remplacer les mots « dose de phosphore » par « chromomère » et, avant eux, Taine en a peut-être été inconsciemment hanté, lorsqu'il écrivit : « Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol. » Crier au plagiat serait exagéré ; sans doute ne faut-il voir là qu'une simple réminiscence chez l'auteur des *Nouveaux essais de critique et d'histoire* à qui l'on doit une si pénétrante étude sur Balzac.

*
* *

L'âge aidant, les idées tant philosophiques que politiques de Bianchon évolueront singulièrement, et l'incroyant de 1830 se livrait, douze ans plus tard, chez les Hulot, à des critiques sur le « nouvel esprit » qui en disent long sur son évolution mentale et sentent d'une lieue leur bourgeois arrivé, et nanti « de sérieuses rentes sur le Grand Livre » (3). S'il n'a pas encore sa place attitrée au banc d'œuvre, le

(1) ALAIN, *En lisant Balzac*, 108. (L'édition originale de cette étude critique a paru hors commerce [Laboratoires Martinet Ed., Paris, plaquette réservée au Corps médical], sous le titre précité, puis en librairie sous le suivant : *Avec Balzac*, 1937.)

(2) *La Peau de chagrin*, IX, 58.

(3) *Échantillons de causeries françaises*, X, 1087. Et Balzac ajoute : « pour aimer cette vie étroite (du temps de guerre), l'existence avec les soies, les cachemires, les tilburys, les peintures sur verre, les porcelaines... »

Bianchon *gras* de 1842 ne professait certes plus les idées avancées du Bianchon *maigre* (1).

Un jour qu'il est venu rendre visite à sa cliente convalescente, la conversation s'engage. « La moitié de la société passe son temps à observer l'autre », déclare Bianchon.

— D'où vient ce mal profond ? interroge la baronne.

— Du manque de religion, répond-il, et de l'envahissement de la finance. Eh ! bien, entre la nécessité de faire fortune et la dépravation des combinaisons il n'y a pas d'obstacle, car le sentiment religieux manque en France, malgré les louables efforts de ceux qui tentent en ce moment une restauration catholique. Voilà ce que disent ceux qui, comme moi, contemplant la société dans ses entrailles » (2).

*
* *

Une évolution parallèle s'observe dans ses idées politiques. D'idées avancées dans sa jeunesse, il a, sans doute, fait le coup de feu en 1818, sous la Restauration, puisqu'au sortir du cours de Cuvier, son œil de clinicien a reconnu de suite en Bibi-Lupin « l'un de ces agents secrets qui espionnaient les patriotes » (3).

Il est libéral en 1828 et n'éprouve qu'une sympathie fort modérée pour la noblesse. « Tes opinions libérales te troublent l'œil », constate Rastignac qui, toujours cynique, lui conseille : « Fais comme ton ami Desplein, sois baron, sois chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, deviens Pair de France et marie tes filles à des ducs. » (4) Il s'attire cette

(1) L. Daudet, dans ses souvenirs, s'est le premier amusé à distinguer un Zola gras et un Zola maigre.

(2) *La cousine Bette*, VI, 501.

(3) *Le père Goriot*, II, 961.

(4) *L'Interdiction*, III, 15.

cinglante réponse : « Je hais ces sortes de gens, je souhaite une révolution qui nous en délivre à jamais. »

En 1832, médecin déjà célèbre, en relations avec nombre d'hommes politiques influents, comme De Marsay, alors Président du conseil, et Rastignac, sous-secrétaire d'État, il n'hésitera pas une seconde à intervenir, au risque de s'attirer des ennuis, pour qu'une sépulture décente soit accordée à la dépouille mortelle de son ami, le fédéraliste Michel Chrestien, l'une des victimes de la fatale journée du Cloître Saint-Merri, le 6 juin 1832 (1).

Grâce à Bianchon ce farouche républicain repose maintenant au Père-Lachaise ; « une simple tombe de gazon surmontée d'une croix en bois noir porte gravés en lettres rouges ces deux noms : « Michel Chrestien » (2).

Il a déjà bien évolué lorsqu'en 1836, « pour appuyer M. de Clagny, assez courageux pour soutenir la cause de la monarchie », il écrira sur l'album de Madame de La Baudraye, — elle a déjà la manie des autographes, — cette phrase lapidaire : « Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la société, cela ne fait rien à la Nature. Aussi la démocratie, qui se refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la Nature. » (3) Et le Bianchon de 1842 a bien plus changé encore, qui fait l'apologie du trône et de l'autel.

*
* *

Il ne semble pas que notre héros ait eu des ambitions politiques. Alors qu'en 1836 ses amis songent à en faire un député de Sancerre, bien vite il tient à rassurer le sous-Préfet, bon fonctionnaire qu'alarme déjà cette candidature

(1) *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, éd. Conard, p. 317.

(2) *Illusions perdues*, IV, 656.

(3) *La Muse du Département*, IV, 92.

imprévue, en déclarant que ses obligations professionnelles ne lui laissaient guère le temps de se mêler des affaires du pays (1). « Il n'y a, dit-il, que des médecins sans clientèle qui puissent se faire nommer députés. » Un peu plus tard, vers 1840, le grand électeur du quartier du Val-de-Grâce, Phellion, tentera de faire de lui un conseiller municipal (2). Mais l'ex-rédacteur au ministère des Finances, auteur comme l'on sait, du célèbre *Catéchisme historique par demandes et réponses* en sera pour ses frais ; il se heurtera au même refus, pour les mêmes raisons.

*
* * *

Un autre trait de Bianchon, que jè ne puis passer sous silence, ce sont ses succès d'homme du monde, et du meilleur. En tant que médecin, il a coudoyé des gens de tous les milieux : son bon cœur l'appelle souvent chez de pauvres filles, comme Caroline Crochard ou auprès de huitièmes de mondaines, comme La Torpille. Mais au sortir des pires bas-fonds, il se retrouve à l'aise dans les salons les plus fermés. Il fréquente les milieux artistes et lettrés, et il a conservé un certain faible pour ses amis du Cénacle. Parfois même il a mis la main à la pâte : c'est ainsi que d'Arthez et lui, avec tact et discrétion, corrigent le manuscrit de Lucien de Rubempré, en 1821. En le relisant, ce dernier fut « tout surpris de constater qu'un dialogue plein, serré, concis, nerveux remplaçait ses conversations, qu'il comprit alors n'être que des bavardages en les comparant à des discours où respirait l'esprit du temps. Ses portraits un peu mous de dessin avaient été vigoureusement accusés et colorés : tous se rattachaient aux phénomènes curieux de la vie humaine par des

(1) *La Muse du Département*, 120.

(2) *Les petits Bourgeois*, VII, 140 et 153.

observations physiologiques dues sans doute à Bianchon, exprimées avec finesse» (1).

M. Le Breton, le critique universitaire souvent assez injuste pour Balzac ne peut lui pardonner ces discrètes incursions dans un domaine qu'il considère comme fermé aux disciples d'Esculape, et il fulmine contre lui ces lignes grincheuses : « Il y a chez Balzac des gens qu'on prend en grippe dès la première rencontre, entre autres le *pédant* Bianchon (c'est moi qui souligne) et l'on se dispenserait bien de renouer connaissance. » (2)

Peu de problèmes de psychologie le laissaient indifférent, et il s'intéressait notamment au problème de la *volonté* : j'ai déjà signalé son amicale controverse sur la *possession* avec son oncle Popinot. Ses amis n'ignoraient pas cette tendance de son esprit, et un soir de 1832, « à l'une de ces secondes soirées pour les intimes, qui suit toujours à Paris un ennuyeux *raout* », chez M^{lle} des Touches, le général de Montiveau s'écriera : « Bianchon, vous qui vous occupez beaucoup de l'esprit humain en vous occupant du corps, à résoudre quelques-uns de vos problèmes sur la volonté, voici l'histoire d'un malheur qui pourra vous servir. » Et le général fait alors le récit intitulé : « La maîtresse de notre colonel. » (3)

Bianchon adorait bavarder littérature, et l'on prisait fort son érudition, comme ses opinions originales. « Je suis effrayé de l'éducation du public en fait de littérature », confie-t-il à Lousteau en 1836. « Jadis, on ne demandait que de l'intérêt au roman ; quant au style personne n'y tenait, pas même l'auteur ; quant à des idées, zéro ; quant à la couleur locale,

(1) *Illusions perdues*, IV, 751.

(2) A. LE BRETON, *Balzac : l'Homme et l'Œuvre*, 1905, Boivin, p. 119.

(3) *Autre étude de Femme*, Con., VII, 398. Le récit du général avait paru séparément, en mars 1834, dans le numéro 10 du *Napoléon*.

néant. Insensiblement le public a voulu du style, de l'intérêt, du pathétique, des connaissances positives ; il a exigé les « cinq sens » littéraires : l'invention, le style, la pensée, le savoir, le sentiment » (1). Aussi ne nous étonnons pas que Bianchon soit l'un des piliers du salon de la belle Félicité des Touches (2), la femme de lettres qui signe Camille Maupin et que Maxime de Trailles appelle railleusement « l'aubergiste de la littérature ». Chez elle fréquentent le poète Canalis, le critique d'art Claude Vignon, le romancier et auteur dramatique Nathan, le journaliste Émile Blondet, — qui fera au comte Laginski éberlué, l'amusant parallèle de « la femme comme il faut et de la femme comme il en faut », — ainsi que des hommes politiques de premier plan, quelques requins de la finance, et même des gens du meilleur monde (3). Continuateur des grands salons littéraires du XVIII^e siècle, celui de Félicité annonce celui de la princesse Mathilde qui prendra sa suite, au début de la Seconde République.

Chez Camille Maupin, Bianchon se sentait vraiment en confiance, et bien souvent, au lieu de l'ordinaire partie de whist, on faisait appel à son talent de conteur, talent reconnu et dont, au reste, il était un peu vain. Quel homme n'a pas ses petites faiblesses ?

C'est lors d'une de ces veillées intimes qu'il retraça, avec

(1) *La Muse du Département*, IV, 132.

(2) *Béatrix*, II, 249 et 598.

(3) M. Bouteron s'est amusé à percer ces divers masques. Canalis est Lamartine ; Vignon n'est autre que Gustave Planche ; Nathan, l'auteur dramatique est un ami de Balzac, Léon Gozlan, auteur d'un « Balzac chez lui » et d'un « Balzac en pantoufles » titre dont J.-J. Brousson, avec son sans-gêne habituel, s'est emparé sans vergogne pour son atroce « Anatole France en pantoufles », où l'ex-secrétaire de l'auteur de *Thaïs* remercie à sa façon son bienfaiteur. Rastignac enfin ne serait autre que Thiers en sa jeunesse ?

la tacite approbation de sa première victime, la douce agonie de la duchesse Charlotte de . . . , morte de *pulmonie*, qui fut le premier et le seul amour de De Marsay. Le duc de Réthoré fait alors observer que « les histoires que conte le Docteur font des impressions bien profondes ».

— Mais douces, corrige aussitôt l'obligeante hôtesse. Bianchon récrie : « Ah ! Madame, j'ai des histoires terribles dans mon répertoire. » Il ne se fait pas trop prier pour narrer le drame de la « grande Bretèche », (1) et « le charme de sa parole tint les auditeurs suspendus aux lèvres du jeune Docteur ».

On lui doit de même la fine relation de l'un des rares impairs de Rastignac, avec la prude marquise de Listomère. Peut-être le madré gascon passa-t-il, ce jour-là, à côté du bonheur, mais Bianchon, médecin de la marquise, en connut seul les conséquences pathologiques (2). En ces heures de détente, il se laissait parfois entraîner un peu trop loin par la fièvre de son récit : il prenait alors avec le secret professionnel d'excessives libertés qui, de nos jours, seraient peu compatibles avec l'exercice de la médecine. C'est du reste la seule chose que le consciencieux biographe que je m'efforce de rester ait à lui reprocher.

*
* * *

Les documents qui précèdent sont les seuls que nous possédions actuellement, de source sûre, sur la vie de ce grand clinicien.

Si j'ai pu le suivre pas à pas depuis sa naissance jusqu'aux environs de 1849, toute trace se perd au delà. L'année suivante, en effet, se produisait un événement, infiniment

(1) *Autre étude de Femme*, III, 243.

(2) *Étude de Femme*, I, 1056.

douloureux pour les lettres françaises, la mort de son premier biographe, précédant la sienne propre : cas évidemment assez rare et qu'en l'occurrence nous ne saurions trop déplorer. Tout renseignement biographique manque de ce fait, depuis la tragique soirée du 18 août 1850 où mourut le Docteur ès-Sciences sociales, Honoré de Balzac. Sans doute, s'il avait vécu plus longtemps, si Bianchon avait pu juguler la cardiopathie traîtresse qui vint à bout de la formidable vitalité du surhomme Honoré, eussions-nous ouï-parler davantage d'un Bianchon qui, l'âge aidant, serait n'en doutons pas, arrivé au faite de la célébrité. Grand dignitaire de la Légion d'Honneur, il eût sans doute été le premier médecin du Prince-Président, puis, pourvu que Dieu lui prêtât vie, celui de Napoléon III. Enfin, dernière et ultime couronne, peut-être, eut-il occupé un fauteuil à l'Académie française. La mort prématurée de son animateur lui a évité ces périlleux honneurs et, malgré les droits que me confèrent mes titres d'historiographe imaginaire je n'ose doter mon illustre confrère d'un habit vert, si délicat à porter par les temps troublés que nous vivons : la vieille Dame du quai Conti a bien assez d'ennuis avec ses immortels déboulinés, sans que je vienne encore, traîtreusement, lui glisser un nouvel élu dans les jambes. Homme intègre, médecin scrupuleux, jamais il ne transigea avec les règles de la déontologie médicale, et Balzac qui l'approcha de très près a conté dans ses *Échantillons de causeries françaises* (1) l'impitoyable façon dont, dédaigneux de l'énorme somme qu'on lui offrait, il refusa de faire avorter une jeune femme qui l'en suppliait. Bianchon fut vraiment le type de ces cliniciens de génie dont la France n'a jamais été avare et qui, de tous temps, avec tact et charité surent

(1) Paru d'abord en 1832 dans les « Contes bruns, par une tête à l'envers », puis comme *Échantillons de causeries françaises*, en 1845 (X, 1088).

apporter à leurs malades condamnés les consolations en leur pouvoir, s'efforçant d'adoucir leurs derniers moments.

Il possède toutes les qualités du grand médecin : un profond savoir, un diagnostic sûr, un pronostic infaillible, la pitié, le désintéressement.

C'est d'abord un savant : « Le vrai médecin, dit-il (1) se passionne pour la science : il se soutient par ce sentiment autant que par la certitude de son utilité sociale. » Second don, plus rare encore : l'intuition géniale qui ne s'acquiert pas à coup de lectures et de connaissances : don inné et rarissime qui hausse son possesseur bien au-dessus du simple savant, et en fait un « homme de l'art » qui saura graduer sa thérapeutique sur des impondérables et l'adapter à chaque cas. Quel médecin n'a connu de ces maîtres, vrais bourreaux de travail, qui ont lu tout ce qui est imprimé, et qui, néanmoins, se trompent régulièrement au lit du malade ? Ils ne seront jamais que de savants médecins, tandis que Bianchon nous fait saisir sur le vif ce qu'est l'Art médical.

A ces deux qualités maîtresses, il en allie une troisième : la bonté, unie à un parfait désintéressement. Ce grand consultant, qu'on s'arrache à prix d'or, n'hésite jamais à faire « des milliers de visites gratis » aux indigents que lui signale son oncle Popinot (2). Au chevet d'un agonisant, « sa figure trahissait une peine profonde, un attendrissement plein de tristesse. Il ne peut être insensible devant la douleur et impassible près d'un lit funèbre » (3), et l'on peut dire à sa louange qu'à la fin de sa vie médicale les paroles du jeune interne des hôpitaux : « Les médecins qui ont exercé ne voient que la maladie : moi je vois encore le malade, mon cher garçon », restaient encore vraies (4).

(1) *La cousine Bette*, VI, 502.

(2) *L'Interdiction*, III, 17.

(3) *La Peau de chagrin*, Conard, XXVII, 249.

(4) *Le Père Goriot*, Con., VI, 492.

*
* *

Telle fut la belle vie, si bien remplie, du grand clinicien qui s'honorait de l'amitié de Balzac. Il eut la chance de vivre à une époque aussi riche en événements que la nôtre. Né pendant la Révolution, alors que s'éloignaient les dernières affres de la terreur, sa prime jeunesse fut bercée par les prodigieux récits des campagnes de l'Empereur : il vécut la Légende de l'Aigle.

Jeune homme sous la Restauration, il a assisté à la résurrection des pompes de l'ancienne cour, admiré de loin les splendides épaules d'une Diane de Maufrigneuse, côtoyé quelques-unes de ces épaves de l'ancien temps qui, telles des revenants, nous apparaissent dans « Le cabinet des antiques ». Il aura vu, en chair et en os, ces extraordinaires témoins du xviii^e siècle finissant que furent un chevalier de Valois, ou un vidame de Pamiers. De grandes dames, « en général moins pieuses que dévotes, et moins dévotes qu'elles n'en avaient l'air, toujours exhalant la poudre à la maréchale, contant bien, causant mieux et riant plus d'un souvenir que d'une plaisanterie » (1), telle cette comtesse de Listomère-Landon qui mourra « d'une crise de goutte remontée au cœur » provoquée par l'excès de joie qu'elle éprouva à revoir le duc d'Angoulême, — telles encore les duchesses de Langeais, de Chaulieu, de Lénoncourt, de Réthoré, etc., dont le livre de chevet restait « La Galerie de l'ancienne Cour », lui auront fait, n'en doutons point, bien des confidences sur ces temps à jamais révolus, et où il faisait si bon vivre. Médecin en vogue, il fut l'un des dignitaires de cette monarchie de Juillet, si décriée, si bafouée, mais qui cependant a su jouer son rôle. Il aura enfin connu Honoré de Balzac, notre « Napoléon

(1) *La Femme de Trente Ans*, II, 691.

littéraire», et il aura recueilli l'ultime soupir du « plus prodigieux magicien de lettres qui se soit rencontré depuis Shakespeare » (1). Plus juste que le venimeux Sainte-Beuve, Victor Hugo devait rendre pleine justice à Balzac en prononçant sur sa tombe ces paroles prophétiques : « M. de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque laissera dans l'avenir. Il fut un des premiers parmi les grands. Tous ses livres ne forment qu'un seul livre, vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, marcher et se mouvoir avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux, que le poète intitule *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal. » (2)

D^r F. LOTTE.

(1) P. BOURGET, *Préface au Répertoire*, *op. cit.*, p. XIII et II.

(2) V. Hugo cité in AUBREE, *Balzac à Fougères*, p. 249.

LA RENTRÉE D'ANDRÉ BRETON.

Le Surréalisme a déjà son historien : M. Maurice Nadeau. Il conserve son héros — et son héraut : M. André Breton.

Après cinq années d'absence, l'auteur de *Point du Jour* vient de se réinstaller à Paris ; et c'est un événement littéraire d'importance dans la changeante et remuante République des Lettres, car la personnalité de M. André Breton est des plus fortes, des plus originales et des plus sympathiques. On peut même dire que, pendant son exil volontaire aux États-Unis, l'influence du fondateur et chef de file du mouvement surréaliste n'a fait que grandir. L'absence n'est pas toujours, selon le vers du fabuliste, le plus grand des maux. Au demeurant, M. André Breton n'a cessé d'être présent au sein des préoccupations artistiques d'avant-garde.

Physiquement, l'écrivain de *l'Amour fou* n'a guère changé : il est resté étonnamment jeune sous l'abondante chevelure grise ; son visage mobile conserve cette noblesse qui toujours frappa ceux qui étaient tentés de considérer le chef du surréalisme comme un aimable rapin en mal de plaisanteries. Mais rien de solennel cependant chez cet homme dont le rire cristallin atteste une jeunesse miraculeuse d'âme, d'esprit et de cœur.

De nombreux amis l'ont pu visiter dans son pittoresque logis de la rue Fontaine, où, hélas ! l'écrivain n'a pu retrouver, intacts, toutes les « richesses » que son goût de la recherche avait su accumuler pour la joie des yeux et la

curiosité des amateurs. C'est ainsi qu'ont disparu les rarissimes manuscrits du fameux et impétueux Marquis de Sade ! Ce dont M. André Breton se montre le plus affecté.

Mais à tous ses amis, même aux plus chers — surtout aux plus chers — l'auteur de *Le revolver à cheveux blancs* a refusé toute déclaration. Ce désir sera donc respecté, et on accordera à M. André Breton la marge suffisante qu'il réclame pour se familiariser avec ce « nouveau Paris » dont il paraît être méfiant. Du moins, sur le terrain des idées générales, il ne semble pas avoir varié : « Même si je tiens compte de l'évolution générale qui a dû normalement se manifester, il est bien certain que, pour changer le monde par la volonté révolutionnaire, il faut repartir à zéro. » De même, il n'a pas caché son peu de goût pour ce qu'on a appelé « la littérature engagée ». Sur l'influence du surréalisme aux États-Unis, il convient qu'elle a été extrêmement importante et que l'art américain atteint un niveau égal, parfois supérieur, à celui de France, surtout chez les peintres.

« En France, ajoute-t-il, il faudra que je mène sérieusement mon information. Je n'ai que des vues fragmentaires. Le surréalisme a fait de nouveaux adeptes ; je ne pourrai me prononcer valablement que lorsque je saurai exactement où est la sensibilité en France ! »

Et de promettre, dans les mois à venir, une « mise au point », qui ne manquera pas de faire sensation.

Car il y a, de toute évidence, un regain de « surréalisme ». Ses derniers commentateurs ont fort bien montré dans quelle atmosphère incomparable se développa, entre les deux guerres de 14-18 et 39-45, le mouvement surréaliste. C'est une entreprise sans exemple que celle qui fut conçue par ces jeunes gens, à peine sortis de la tourmente, et qui remettaient soudain en question « tout le domaine humain »

Pour la première fois, un groupe d'hommes rejoignait les grands aventuriers solitaires, les œuvres dites inquiétantes,

les artistes qui, pour l'Éternité, avaient refusé de dormir, ayant « voué aux planches somnifères une haine irréconciliable », tous ceux, Lautréamont, Nietzsche, Rimbaud, qui, implacablement, avaient voulu réviser la dérisoire harmonie du monde et avaient découvert, un beau matin, « le tendre ricanement des choses ».

Dans l'étonnant et fracassant « Bureau de recherches surréalistes », où avaient rendez-vous tous les rêveurs, les inadaptes, les demi-fous, les révolutionnaires, tous ceux qui étouffaient, tous ceux qui croyaient avoir quelque chose à dire ou à faire, tous ceux qui voulaient aimer, mourir, vivre ou « changer la vie », il semble bien qu'on peut (maintenant que les passions se sont calmées) retrouver le *point pur*, par où la vie n'est pas évidente, où tout se remet en question, où tout commence et, peut-être, finit ! et où il y a place pour d'autres que pour « les hommes quotidiens ».

Au demeurant, de Jacques Vaché, trouble passant au seuil du surréalisme, à René Crevel, disciple exaspéré, des êtres ont montré qu'on pouvait ne pas revenir d'une telle et terrible aventure. Il fallait être armé, et solide sur ses jambes, pour résister à de telles et dangereuses épreuves. Et il ne faut pas chercher ailleurs, à notre sens, le secret durable, le secret mystérieux, de l'attrait que continue d'exercer le surréalisme, même sur ceux qui ne sont pas convaincus de son utilité, de sa valeur. Il y a dans ce surréalisme, qui reste attaché aux vraies disciplines du début, une attrayante capacité de refus, l'absence parfaite de toute complaisance ou de toute compromission, un amour total, agressif, de la liberté, en même temps qu'une des volontés les plus fières qui aient jamais été affirmées de « transmuier toutes les valeurs ».

Voilà ce qui constitue le prix de toute cette action artistique — en dépit de quelques « scandales ». Dans la cohorte de ces hommes jeunes, ardents et passionnés, émerge la tête de mage de M. André Breton, avec son regard magnifique de

grand prêtre, attentif à conduire ses fidèles dans la voie d'une orthodoxie dont lui seul possède les clés, à coups de bulles et d'excommunications. On n'ignore pas comme M. André Breton s'est énergiquement et constamment refusé à voir son « mouvement » s'orienter vers un engagement politique précis. Il a toujours réclamé l'autonomie de sa position idéologique, en précisant que le surréalisme se contentait, en face du monde réel et matériel, de revendiquer seulement les droits de l'imagination et du rêve, bref, de la « surréalité ».

On conçoit donc l'importance qu'accordent les milieux littéraires à cette « rentrée » d'André Breton, théoricien, prosateur classique dans la forme, à la dialectique impeccable, intraitable et vigilant gardien de la loi dont il s'est fait le prophète. On souhaite seulement que cette « rentrée » ne provoque pas, comme dans le passé, en raison de la volonté manifestée par le fondateur du surréalisme de demeurer à l'écart des luttes politiques, des bagarres forcenées et la publication de textes incendiaires, d'ailleurs réjouissants par leurs excès mêmes.

On peut du moins faire confiance à cet écrivain-né, qui désormais se contente de demander l'accession souveraine des idées et qui désire changer le monde et non le « nettoyer ». Les derniers écrits de M. André Breton attestent une modération qui n'est ni une démission, ni une soumission, mais une vue plus juste des possibilités mêmes de ce monde, suffisamment bouleversé pour qu'on tente de le relever.

Pierre DESCAVES.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

| | | Pages. |
|--------------------|--|-------------------|
| AVELINE (Claude), | <i>Pégomancie, suivi de Axiomes pour hier et pour demain</i> | 451 |
| BERBERIAN (Manig), | <i>Le Château inachevé</i> | 6 |
| ÉLUARD (Paul), | <i>Belle</i> | 493 |
| SIMON (Émile), | <i>Vacances à Ras el Barr</i> | 42 |
| TAHA HUSSEIN, | <i>L'arbre de misère</i> | 56, 135, 208, 316 |
| WIET (Gaston), | Traduction de <i>l'Arbre de misère</i> (Taha Hussein). | 56, 135, 208, 316 |

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

| | | |
|----------------------|---|----------|
| ARNALDEZ (Roger), | <i>Les origines de l'existentialisme</i> | 89 |
| BROGLIE (Louis de), | <i>Les ondes hertziennes ultra-courtes</i> | 1 |
| BRILLANT (Maurice), | <i>Un mercredi à l'Opéra</i> | 194 |
| COGNIAT (Raymond), | <i>La somptuosité de la tapisserie française</i> | 199 |
| DESCAVES (Pierre), | <i>La rentrée d'André Breton</i> | 531 |
| — | <i>Dolorisme et ses doctrines</i> | 103 |
| DUPERTUIS (Jean), | <i>Chronique des livres</i> | 255, 344 |
| — | <i>Tagore et l'éducation spirituelle</i> | 422 |
| DEGIARDÉ (Ernest), | <i>Le procès de Socrate</i> | 460 |
| GOBY (Jean-Édouard), | <i>Le second centenaire de l'École nationale des Ponts et Chaussées</i> | 179 |
| JOUGUET (Pierre), | <i>Discours sur l'histoire hellénistique</i> | 396 |
| KEMP (Robert), | <i>Chronique théâtrale</i> | 237 |
| — | <i>Hamlet, traduit par André Gide et joué par Jean-Louis Barrault</i> | 312 |
| — | <i>La vie théâtrale</i> | 167 |
| KOYRÉ (Alexandre), | <i>Jean Condorcet</i> | 282 |

| | | Pages. |
|----------------------------|---|----------|
| LOTTE (D ^r F.), | <i>La vie du docteur Horace Bianchon.</i> | 361, 500 |
| MARAN (René), | <i>Les migrations végétales.</i> | 131 |
| MORTINER (Raymond), | <i>L'influence de la France sur la littérature anglaise.</i> | 267 |
| PAPADOPOULO (Alexandre), | <i>Sculpture soviétique.</i> | 163 |
| POLET (Amédée), | <i>Le communisme dans la pensée grecque.</i> | 6, 107 |
| QUEVAL (Jean), | <i>La carrière du cinéma français.</i> | 416 |
| SIMON (Émile), | <i>Chronique des livres.</i> | 445 |
| SUDRE (René), | <i>Descartes, homme de science.</i> | |
| — | <i>Un lointain ancêtre de l'homme est découvert au Maroc.</i> | 391 |
| TAGHER (Jacques), | <i>Le rayonnement de la France en Égypte.</i> | 471 |

